

# Qu'est-ce qu'un homme ?

15 FEVRIER-  
15 MARS 1964

N° 229  
Un franc

## **D**roit et **L**iberté CONTRE LE RACISME ET L'ANTISEMITISME, POUR LA PAIX

### Oui CELA se passe à Paris !



**Il faut  
mettre  
fin  
à l'agitation  
néo-nazie et  
aux campagnes  
de la presse  
raciste**



Cette photo, que l'on croirait extraite des archives hitlériennes, a été prise récemment à Paris. Elle a paru en janvier dans « Le Viking », organe du « Parti Proletarien National Socialiste » — association qui se réclame ouvertement du nazisme.

Rendant compte de cette manifestation qui eut lieu en juillet dernier, dans la salle du « Tambour », place de la Bastille, « Le Viking » précise qu'une salle attentive écouta l'exposé que fit J.-C. Monet, sur les buts et méthodes d'action du Parti... Cet exposé fut précédé d'un « discours aux flambeaux », au cours duquel le Chef exorta les militants à prendre conscience de leur « condition d'hommes d'action ».

On reconnaît le style. Et « Le Viking » est vendu librement dans les kiosques. Ce qui pose une nouvelle fois le problème de la passivité des pouvoirs publics devant l'agitation néo-nazie et la prolifération de la propagande raciste. On lira en page 5, quelques extraits particulièrement provocateurs de cette feuille immonde. En page 4, JEAN SCHAPIRA analyse les campagnes menées par une autre publication fasciste typique, « Défense de l'Occident », dans son article : « La question Bardèche ».

### Entretiens avec **VERCORS** et J. DESCHAMPS sur « Zoo ou l'assassin philanthrope »

Le T.N.P. commence ces jours-ci la représentation d'une pièce de Vercors : « Zoo ou l'assassin philanthrope ». Il s'agit d'une comédie, pleine d'humour et de « suspense », mais elle traite pourtant d'un sujet très sérieux : la définition de l'homme.

Ce problème, par ses implications les plus directes, conduit à celui du racisme. Car, une fois précisé ce qu'il y a de commun entre tous les hommes, tout ce qui tend à les diviser, à créer entre eux des hiérarchies apparaît plus clairement encore comme absurde et criminel.

Nous nous sommes entretenus de « Zoo » avec VERCORS et avec le metteur en scène de la pièce, Jean DESCHAMPS (pages 6 et 7). Nous avons, ensuite, demandé à un professeur de philosophie (Jean WAHL), à un prêtre (l'abbé Jean PIHAN), à un marxiste (Francis COHEN), ce qu'ils pensaient de la définition de l'homme donnée par Vercors (page 8).



### Procès des bourreaux d'Auschwitz : le point de vue d'Armand LANOUX Prix Goncourt (page 11)

Plusieurs criminels de guerre  
démasqués à Bonn (page 11)

### Les eaux du Jourdain par Jean DRESCH (page 3)

Un débat passionnant  
sur « Le Vicaire » avec  
Pierre Paraf, Jacques Nantet  
Gilbert Badia, Charles Palant  
les pasteurs Ducros  
et André Dumas  
l'adaptateur Jorge Semprun  
Jacqueline Marchand  
Jean Schapira... (page 10)

Un escalier pour Tahiti  
par Philip ROTH (page 14)

Un combat  
plus que jamais  
actuel  
par Pierre PARAF  
Président du M.R.A.P.  
(Page 5.)

### Le chanoine KIR :

« De cœur avec vous »...



Le chanoine Kir, député-maire de Dijon, a adressé au président Pierre Paraf une lettre où il écrit :

« Je suis tout à fait d'accord avec votre Mouvement pour l'entente et la paix.

« Depuis plus de 10 ans, je pratique les mêmes techniques que vous, et j'ai jumelé Dijon avec 16 nations, depuis le Texas jusqu'en Israël, en passant par l'Afrique.

« Je suis donc de cœur avec vous dans la cause que vous défendez. »

Cette lettre s'ajoute à toutes celles — très nombreuses — que le M.R.A.P. reçoit dans le cadre de sa campagne annuelle d'adhésions. On lira en page 9 l'article que Julien AUBART consacre à cette campagne, qui vaut à notre Mouvement de chaleureux appuis dans les milieux les plus divers.

FÉVRIER

● 1934 : Xavier Vallat, déjà...

EN 1934, la situation économique et sociale de la France est très grave : le nombre des chômeurs augmente sans cesse (2.500.000) ; les classes moyennes, petits commerçants, artisans, sont aussi victimes de la crise consécutive au krach de 1928 ; les anciens combattants dupés sont des proies faciles pour des politiciens sans scrupules ; à tout cela s'ajoute une succession de scandales financiers et en particulier l'affaire Stavisky dans laquelle sont compromis des ministres, des hauts fonctionnaires, des magistrats, et qui donnera lieu à une campagne de diversion fondée sur la xénophobie et l'antisémitisme.

C'est un climat privilégié pour les animateurs des ligues fascistes multipliées et renforcées encore par la venue d'Hitler au pouvoir, en Allemagne, en 1933. Ces ligues : Action Française, Croix de Feu, Jeunesses Patriotes, bénéficient de la protection du préfet de police, Chiappe, et de l'appui des députés fascistes : Philippe Henriot, Xavier Vallat, Ybarnégary qui mènent l'offensive contre le régime républicain. Et le 6 février, à la faveur de changements ministériels, les fascistes donnent l'assaut à la Chambre des Députés, menés par les chefs des différentes ligues : Maurras et Pujo, Calzant, Taittinger, La Rocque et par des hommes comme Xavier Vallat, qui avoue ouvertement sa liaison avec les émeutiers fascistes. (Il deviendra sous l'occupation, tout naturellement, Commissaire aux questions juives, et organisera la déportation de 120.000 juifs de France, avant de remplacer Philippe Henriot, à la radio de la trahison).

Dès le lendemain, l'union se réalise et les organisations ouvrières, l'ensemble des républicains se dressent contre les ligues fascistes. Le 9 février, une démonstration populaire prévue, place de la République, est interdite. Les travailleurs ripostent et une violente bataille les opposera à la police, toute la nuit durant. Six ouvriers sont tués. Mais le gouvernement réactionnaire doit reculer. Et le 12 février, journée de grève nationale, Paris manifeste aux cris de « Unité d'action » pour la République.

L'union des forces républicaines a fait échouer le coup d'Etat fasciste.

● 1944 : L'affiche rouge

FÉVRIER 1944 : les hitlériens, depuis Stalingrad, battent en retraite sur le front de l'Est. Dans toute l'Europe, l'espoir de libération grandit, mais à Paris, le 17 février 1944, les collaborateurs aux abois, essaient de faire diversion en montant le procès des 23 « terroristes » étrangers, dont 10 juifs.

Qui sont les « 23 terroristes » ? Des jeunes immigrés, juifs d'Europe orientale, Espagnols, Arméniens, Italiens, etc... qui ont pris les armes (des barres de fer) pour lutter contre l'envahisseur, pour la liberté du pays qui les a accueillis, et dont les exploits glorieux sont partie intégrante de la Résistance française.

La presse et la radio se déchainent pour faire croire à l'opinion publique, que l'on juge, non des soldats de la liberté, mais des criminels de droit commun des « youpins », des « métèques ».

Des tracts sont distribués, des affiches placardées sur les murs. C'est cette affiche rouge, qui se voulait dénonciatrice et dégradante, et qu'Aragon évoque en un magnifique poème à la gloire de la fraternité d'armes des résistants de toutes origines.

Les 23 seront condamnés à mort. Mais le groupe Mauouochian-Boczov, appelé ainsi du nom de ses chefs, restera à jamais inscrit dans l'histoire de notre pays.

● 1962 : Les martyrs de Charonne

La guerre d'Algérie dure depuis 7 ans et 4 mois. En Algérie, c'est la pacification contre un peuple qui se bat pour l'indépendance. En France, c'est le ratissage des quartiers à population algérienne, c'est la chasse au faciès, les razzias des 17 et 18 octobre 1961. L'O.A.S. multiplie les attentats, les menaces, croyant pouvoir imposer par la terreur, sa dictature fasciste.

Le 7 février 1962, une petite fille de 4 ans, perd la vue ; l'O.A.S. avait plastiqué sa maison.

Le 8 février, Paris manifeste : des hommes, des femmes, dignes et résolu, par-

14-I. — La cour suprême américaine abroge une loi ségrégationniste de la Louisiane, aux termes de laquelle la race des candidats doit être spécifiée sur les bulletins de vote pour les élections de cet Etat.

● Reprise du procès des dirigeants clandestins de l'A.N.C. (African National Congress) à Pretoria (Afrique du Sud).

15-I. — Ouverture à Londres de la Conférence sur Chypre.

16-I. — Au Ruanda, de sanglants incidents OPPOSENT LES DEUX PRINCIPALES COMMUNAUTÉS ETHNIQUES : les Hutus et les Tutsis.

18-I. — A Atlanta, arrestation de 70 personnes à la suite d'une manifestation devant un restaurant où s'étaient réunis dix membres du Ku-Klux-Klan vêtus de leur robe et de leur cagoule.

● A Birmingham, en Alabama, Larry Joe Sims, un jeune blanc de 16 ans, qui avait tué un Noir, est condamné à 7 mois de prison.

20-I. — Insurrection au Tanganyika : une unité militaire se révolte et s'assure le contrôle de la capitale.

22-I. — Hans Krueger, ministre ouest-allemand des réfugiés, EST SUSPENDU DE SES FONCTIONS ; il avait exercé des fonctions de juge au service des nazis en Pologne occupée.

23-I. — Révolte militaire en Ouganda : des troupes britanniques interviennent.

● Succès antiraciste à bord d'un paquebot américain, après trois mois et demi de grève ; l'équipage avait cessé le travail parce qu'un officier refusait l'accès de certains locaux aux mécaniciens noirs.

24-I. — L'armée du Kenya se soulève à son tour contre les officiers britanniques.

● A Marseille, 4 légionnaires qui avaient massacré 11 Algériens en 1962, ne subront que des peines de prison ; le seul condamné à mort est en fuite.

26-I. — A Atlanta, policiers et membres du Ku-Klux-Klan matraquent des étudiants noirs qui tentaient de pénétrer dans un restaurant pour « blancs » ; 86 manifestants intégrationnistes arrêtés, 9 blessés.

27-I. — LA FRANCE RECONNAÎT LA CHINE POPULAIRE et établit des relations diplomatiques avec ce pays.

28-I. — L'Afrique du Sud exclue des Jeux Olympiques de Tokio de 1964, à moins qu'elle ne renonce à la ségrégation raciale dans le sport.

30-I. — Putsch à Saïgon : 3 mois après la chute de Diem, une nouvelle junte prend le pouvoir avec le général Nguyen Khanh à la tête.

● Le gouverneur ségrégationniste de l'Alabama, M. Wallace annonce que l'école intégrée de Tuskegee sera fermée : elle n'est fréquentée que par 8 élèves noirs, les élèves blancs l'ayant désertée.

2-II. — Chypre : le président Makarios rejette la proposition anglo-américaine d'envoyer 10.000 soldats de l'O.T.A.N. dans l'île.

3-II. — EWALD PETERS, CHEF DU SERVICE DE SECURITE DU CHANCELIER ERHARD SE PEND DANS SA CELLULE. Il venait d'être arrêté pour avoir pris part à des exécutions massives de juifs en Union Soviétique occupée.

4-II. — A New-York, grève de 500.000 écoliers noirs et portoricains, ainsi que de leurs professeurs pour protester contre la ségrégation raciale.

5-II. — A Notasulga (Alabama), le maire et la police locale interdisent à 6 élèves noirs, l'accès d'une école « réservée aux Blancs ».

6-II. — Les Etats-Unis ayant incarcéré 36 marins cubains qui péchaient au large des côtes de Floride, La Havane suspend la fourniture d'eau à la base de Guantanamo.

7-II. — Le gouvernement sud-africain interdit l'entrée de son territoire à une mission de l'O.N.U.

9-II. — Violents combats à la frontière somalo-éthiopienne.

● A Chapel Hill (Caroline du Nord), 88 manifestants antiracistes (dont 50 Noirs) arrêtés après avoir bloqué la circulation en s'asseyant sur la chaussée.

● Le secrétaire d'Etat de Bonn, M. Thedieck, mis à la retraite : il avait été l'un des dirigeants de l'administration militaire hitlérienne en Belgique occupée.

10-II. — A Washington, la Chambre des Représentants adopte, par 290 voix contre 130 LA LOI SUR LES DROITS CIVIQUES DES NOIRS.

11-II. — 4 AFRICAÎNS EXECUTES A LA PRISON CENTRALE DE PRETORIA (Afrique du Sud), tandis qu'à JOHANNESBURG, 14 CONDAMNATIONS A 3 ANS DE PRISON sont prononcées contre des Africains accusés d'appartenir au Pan African Congress, organisation interdite.

LES CROCODILES

EN ont-ils versé de belles larmes indignées, les journaux racistes de tout poil, « Rivarol » en tête, après la terrible catastrophe du boulevard Le-fevre. Mais rassurez-vous, ce n'était pas pour plaindre les victimes. Pour la première fois, même, « Rivarol » oublie de dire que la majorité des morts étaient des travailleurs algériens. Dans une feuille où l'on bave à longueur de colonnes sur le « bicot », il serait malséant de s'écorcher la plume pour pleurer sur un Algérien, employé, comme on le sait, aux travaux les plus pénibles et les plus dangereux pour un moindre salaire. Mais ces gens-là ne peuvent pondre trois lignes sans en revenir à leur obsession. Et voici comment la feuille de Rebatet commente l'accident : « Ainsi, plus de vingt malheureux auront-ils trouvé la mort pour qu'un peu plus de notre bel argent s'envole vers d'ingrates républiques noires... »

Ces « malheureux », comme ils disent, Algériens, comme ils ne disent pas, comment « Rivarol » les traitait-il quelques semaines plus tôt ? En les accusant de vouloir « véroler la France » (21-11-63) : ... « Bon nombre — un très grand nombre même de ces barbaresques transportent avec eux les maladies les plus contagieuses et les plus dangereuses, notamment la vérole pour appeler la syphilis par son bon vieux nom... Nous leur avons apporté la civilisation, ils répondent par la syphilisation, ce qui est dans la logique de l'ingratitude humaine. »

Mais la logique rivaroleuse est de ne pas montrer que ces soi-disant « barbaresques vérolés » peuvent aussi mourir au travail et laisser des femmes et des orphelins sans ressources pour le plus grand bénéfice d'employeurs racistes. Les larmes de crocodiles sont empoisonnées, dit un vieux proverbe africain.

Oncle TOM.

courent les alentours de la République et de la Bastille aux cris de « le fascisme ne passera pas », « O.A.S. assassins ». Et c'est l'enfer du métro Charonne, le déchaînement des forces de police contre des manifestants calmes et pacifiques. Bilan : des dizaines de blessés, neuf morts.

Le 9, le 12, les travailleurs ripostent : à l'appel des syndicats et des organisations démocratiques, 2 millions d'entre eux débrayent à Paris et en province. Le 13 février, c'est l'immense défilé d'un million de Parisiens, de la République au Père-Lachaise, en hommage aux 9 martyrs antifascistes.

Cette année, le 13 février, le peuple de Paris était au rendez-vous du Père-Lachaise, à l'appel des syndicats et de différentes organisations. Le M.R.A.P., comme il y a deux ans, s'est associé à cette manifestation, « fidèle à la mémoire de ceux qui sont tombés dans le combat commun pour la République, pour la Paix et la fraternité humaine ».

TIERS MONDE

● Le poids de l'évidence

DANS sa dernière conférence de presse, le général de Gaulle a fait l'éloge (mitigé) de la « race chinoise », où, dit-il, « la capacité patiente, laborieuse, industrielle des individus a, depuis les millénaires, péniblement compensé son défaut collectif de méthode et de cohésion et construit une très particulière et très profonde civilisation ». Et il a justifié la reconnaissance diplomatique de la Chine par « le poids de l'évidence et de la raison ».

Il fut un temps où il tenait un autre langage. Le 10 novembre 1959, il dénonçait « la multitude jaune qu'est la Chine innombrable et misérable, indestructible et ambitieuse ». Le 7 mai 1959, dans un discours prononcé à Blois, examinant les possibilités d'une coexistence pacifique entre l'U.R.S.S. et les pays occidentaux, il se déclarait « convaincu que les peuples, dans leur profondeur, de part et d'autre, s'aperçoivent qu'ils se ressemblent, que les régimes n'y font rien, qu'ils sont blancs les uns et les autres, qu'ils sont des peuples civilisés... et que par conséquent leur devoir est commun ».

FABRIQUE DE TRICOTS WEEK-END — GILETS PULL-OVERS, etc... ARTICLES CLASSIQUES ET NOUVEAUTES Hommes — Dames et Enfants

Tricots GOR

232, rue Saint-Denis PARIS (2<sup>e</sup>)

Tél. : CEN. 13-49

METRO :

Strasbourg-Saint-Denis et Réaumur-Sébastopol

Mais les événements récents confirment, s'il en était besoin, que les réalités politiques, sociales ou économiques ne sont nullement conditionnées par l'appartenance ethnique des peuples, et par la couleur de leur peau. Cela est vrai dans tous les cas, pour tous les temps et pour tous les peuples...

Très longuement, le général de Gaulle a aussi évoqué le problème de la colonisation, en des termes qui la font apparaître essentiellement, comme « la seule voie qui permet [pendant la période où elle fut pratiquée] de pénétrer les peuples repliés dans leur sommeil », et comme une manifestation de bienveillance à l'égard de ces peuples, dont les colonisateurs, « parfois impérieux et rudes » ne visaient qu'à « élever la condition ».

(SUITE PAGE 3)

Education à la fraternité

Le Centre de Liaison des Enseignants contre les Préjugés Raciaux (C.L.E.P.R.) dont le siège est à l'Institut Pédagogique National, 29, rue d'Ulm, Paris (5<sup>e</sup>), annonce la sortie du prochain numéro de son bulletin « Education à la Fraternité », qui examine comment l'enseignement français peut contribuer à former les enfants dans un esprit de compréhension humaine et de tolérance.

Nous invitons tous les antiracistes à lire et à faire connaître cette publication qui, après avoir été éditée en ronéotypie, est, pour la première fois imprimée.

Le montant de l'abonnement est de 5 francs (abonnement de soutien : 10 francs). Adresser les versements à Mme Marie-Eve Benhaïem, institutrice CLEPR — C.C.P. 7302-02 Paris.

DRIT ET LIBERTÉ

MENSUEL

30, rue des Jeûneurs - Paris (2<sup>e</sup>)

Tél. : GUT. 09-57

Tarif des abonnements

FRANCE :

Un an : 10 francs Abonnement de soutien : 20 francs

ETRANGER

Un an : 18 francs

Compte Ch. Post. : 6070-98 Paris Pour les changements d'adresse envoyer 1 franc et la dernière bande.

EN BELGIQUE :

On peut se procurer Droit et Liberté, ou s'abonner, au siège des Amis de Droit et Liberté, 43, avenue de Berchem Saint-Agathe, Bruxelles 8 - Téléphone : 27.56.39 et 22.93.94, ainsi qu'au « Cercle Culturel et Sportif Juif », 52, rue de l'Hôtel-des-Monnaies, Bruxelles 6.

Versements au C.C.P. 723895 de Léon GRINER, Bruxelles.

Le numéro : 10 francs belges. L'abonnement annuel : 100 FB. Abonnement de soutien : 150 FB.

## QUE SE PASSE-T-IL ?

(Suite de la page 2)

Et la décolonisation ne serait que l'aboutissement voulu et préparé systématiquement par les colonisateurs eux-mêmes, tandis que la coopération avec les pays nouvellement indépendants continuerait, sous des formes nouvelles, les « dons » qui n'ont cessé de leur être prodigués dans le passé.

On peut se demander si ces affirmations, ne sont pas, elles aussi, sujettes à révision.

### U. S. A.

#### ● La loi sur les droits civiques

APRES neuf jours d'un débat particulièrement agité, la Chambre des Représentants américaine a adopté par 290 voix contre 130, le projet de loi sur les droits civiques des noirs : 152 démocrates et 138 républicains ont émis un vote favorable, tandis que 96 démocrates et 34 républicains ont voté contre le projet.

Les articles essentiels de ce texte concernent la suppression de la discrimination raciale dans l'emploi, le droit de vote des noirs, la déségrégation des écoles et autres entreprises publiques.

Le projet permet, par l'intermédiaire du ministre de la Justice, au gouvernement fédéral d'intervenir, sans passer par les autorités des Etats, en cas de violation des droits civiques.

Avant d'être soumis à la signature du président Johnson, le projet doit passer devant le Sénat. C'est là que l'attente la plus grande épreuve, car les sénateurs sudistes déclencheront vraisemblablement un « filibuster » (manœuvre d'obstruction) pour retarder, et même empêcher l'adoption de ce texte.

Il faut, en tout cas, considérer la décision de la Chambre des Représentants comme une étape très positive et même décisive dans la lutte contre la ségrégation. Il ne fait pas de doute que les événements internationaux, en particulier la décolonisation en Afrique, et l'émotion croissante de l'opinion publique mondiale ont contribué à ce nouveau progrès, dû aussi, fondamentalement, à l'action résolue des noirs américains pour la défense de leurs droits.

Depuis deux mois, les manifestations antiségrégationnistes se sont multipliées, exactement comme l'avaient annoncé les leaders noirs : le 18 janvier, à Atlanta, 75 manifestants s'opposent à des membres du Ku Klux Klan, vêtus de leurs tuniques et cagoules, qui tenaient une grande assemblée dans un restaurant de la ville; le 26 janvier, toujours à Atlanta, les mêmes faits se reproduisent : la police de la ville prête main forte aux racistes : 86 noirs sont arrêtés, 9 sont blessés.

La veille, le maire de la ville recevait des membres d'une sous-commission de l'O.N.U. qui devait « constater les progrès accomplis en matière d'intégration raciale ». C'est sans commentaires. Le 4 février, à Jackson (Mississippi), des étudiants noirs manifestent, après qu'une étudiante noire ait été renversée par un automobiliste blanc. Dispersés par la police, ils ne se découragent pas et renversent les barricades de la police, en chantant des « chants de liberté ». C'est alors que la police tire sur eux : 3 blessés. Le 8 février, à Chapel-Hill (Caroline du Nord), 100 manifestants noirs et blancs, non-violents, qui s'étaient assis au milieu d'un carrefour sont arrêtés.

Mais les dirigeants des organisations antiségrégationnistes considèrent que le boycottage des écoles de New-York se révèle être, après la marche sur Washington, la plus importante manifestation contre la discrimination raciale aux U.S.A. : 500.000 écoliers et écolières de New-York, des noirs et des porto-ricains surtout, ont manqué la classe ; 8 % des professeurs se sont associés au mouvement de boycottage.

On s'aperçoit que la lutte contre la ségrégation ne se manifeste pas seulement dans le sud des U.S.A., mais aussi dans les villes du nord, où les discriminations sont encore vivaces.

Les oppositions violentes que rencontre l'intégration scolaire, notamment en Alabama, montrent que les difficultés ne seront pas supprimées par l'adoption de la loi sur les droits civiques. La lutte continuera avec toujours plus de vigueur, car les noirs sont maintenant fermement décidés à devenir des hommes LIBRES.

### POSITIONS

#### ● La saison d'aimer

« L'OPPOSITION systématique contre Jésus n'a été le fait que d'un clan de dirigeants trop humainement attachés à leurs traditions. »

La phrase pourrait être signée par

Jules Isaac ; pendant plus de quinze ans, ce maître d'histoire lutta par la parole et par la plume pour qu'on éliminât de l'enseignement chrétien les tendances antisémites.

Ces mots, je les ai lus dans une publication catholique, *Fêtes et Saisons* (1). Elle fait à son tour un sort au mythe du peuple déicide, fables des plus menaçantes pour la sécurité et la vie des juifs.

Une étude consacrée à la Palestine au temps de Jésus précise que la « Dispersion » d'Israël est bien antérieure à la naissance du christianisme ; à cette époque, moins d'un quart des juifs romains vivaient dans leur pays d'origine. Fouillant plus avant la responsabilité de la crucifixion, l'auteur en donne sa part à la petite secte rigoriste et privilégiée des Saducéens. Soutenus par Rome, ils jouissaient d'une grande influence politique. Mais « leurs compromissions avec la puissance occupante les coupent de la masse du peuple juif. Ce sont eux et non LES JUIFS qui jugeront le Christ et le livreront ».

Sur la couverture de *Fêtes et Saisons*, un titre : « Jésus est né du peuple juif ». Encore une vérité chère à Isaac. Des textes de la revue rappellent avec insistance que Dieu a voulu que son fils naisse, vive et meure juif, fils d'une juive de Galilée et baptisé Yehoshua, c'est-à-dire « Yahveh sauve ». On le montre enfant parmi d'autres enfants juifs ; vêtu et nourri comme eux, il est plongé dans la réalité familière d'un même univers religieux. Il est circoncis, présenté au temple ; il enseigne et prie à la synagogue et ses oraisons s'achèvent sur le mot hébreu « amen ». Respectueux de la tradition, il déclare qu'il n'est pas venu pour abolir la Loi, mais pour l'accomplir.

Effeuilons les pages de *Fêtes et Saisons*. Que de grands titres éloquentes : « Nous sommes spirituellement des Sémites » ; « L'Amitié Judéo-Christienne ». Et celui-ci qui fait un sort à une légende cruelle : « Le juif errant a retrouvé une terre ». Enfin, précédant l'extrait d'une épître de Saint-Paul, ces mots : « Tout Israël sera sauvé ».

La bonne foi est plus qu'entière : elle est généreuse. D'une enquête du Père Demann sur la catéchèse chrétienne et le peuple de la Bible, on ne craint pas de citer ce morceau accablant pour une certaine mentalité chrétienne : « Maintenant ces méchants hommes — c'étaient des juifs ; dites cela : les juifs, — eh bien, les juifs firent une grande croix de bois. (Ne pas employer l'expression : « Ces méchants soldats qui firent du mal à Jésus », afin d'éviter que les enfants n'identifient « être soldat » à « être méchant ».) Ces « conseils », fort heureusement ne figurent plus dans les manuels, d'où sont bannies toutes les formulations susceptibles de provoquer l'antisémitisme.

Ailleurs, un autre rédacteur catholique estime qu'Israël est indispensable à l'Eglise, alors que le judaïsme peut parfaitement vivre sans se préoccuper du christianisme.

En bonne place, figure le texte connu sous le nom des Dix Points de Seelberg, élaboré en commun par des juifs, des catholiques et des protestants, partisans d'une nécessaire réforme de l'enseignement chrétien. Jules Isaac s'en réjouirait ; il fut avec son ami le Père Demann l'un des grands responsables du texte. Leur lutte contre la pire des superstitions, celle qui engendre le massacre collectif, n'aura pas été vaine. *Fêtes et Saisons* en apporte un nouveau témoignage.

(1) *Fêtes et Saisons*, décembre 1963.

AMIS BELGES,  
PARTICIPEZ A LA  
**MARCHE**  
**ANTI-ATOMIQUE**  
BRUXELLES, 15 MARS

#### Un colloque sur l'apartheid

Un colloque sur l'apartheid en Afrique du Sud aura lieu sous l'égide du M.R.A.P., de la L.I.C.A., de la Ligue des Droits de l'Homme, de l'Association pour la Coopération Franco-Africaine, et du Comité Anti-apartheid, les samedi 29 février et dimanche 1<sup>er</sup> mars, dans une salle de la Ligue de l'Enseignement, 3, rue Récamier, avec la participation de diverses organisations et syndicats. Les différentes questions examinées au cours du colloque seront l'histoire de l'apartheid, les implications internationales de l'apartheid, la législation raciste en Afrique du Sud. Parallèlement, sera étudiée la création d'un comité d'union contre l'apartheid.

On peut retirer les invitations au siège du M.R.A.P., 30, rue des Jeuneurs, Paris (11<sup>e</sup>).

# LES EAUX du Jourdain

PARMI les fleuves internationaux, les fleuves frontières, le Jourdain est celui dont le cours et les eaux, loin d'unir les peuples riverains, contribuent à les opposer, au point que des conflits dramatiques menacent la paix en permanence dans le Moyen-Orient et, par suite, dans le monde entier.

Les pays alentour, Liban au Nord, Israël à l'Ouest, Syrie et Jordanie à l'Est, sont pourtant menacés par l'aridité. Ils sont situés à l'extrémité méridionale de ces montagnes du Levant qui bordent la Méditerranée et sont relativement arrosées. Mais, s'il tombe encore plus d'un mètre de précipitations en haute Galilée, il en tombe moins de 600 mm. en Judée, moins de 500 sur la côte au Sud de Tel Aviv, moins de 200, puis de 100 dans le fossé du

par  
**Jean DRESCH**  
Professeur à la Sorbonne

Jourdain et de la Mer Morte ainsi que dans le Neguev. La plus grande partie des pays de ce Levant méridional ne sont pas assez arrosés par les pluies pour que puisse être pratiquée une agriculture sèche, ou que, du moins, ses rendements puissent être sensiblement améliorés.

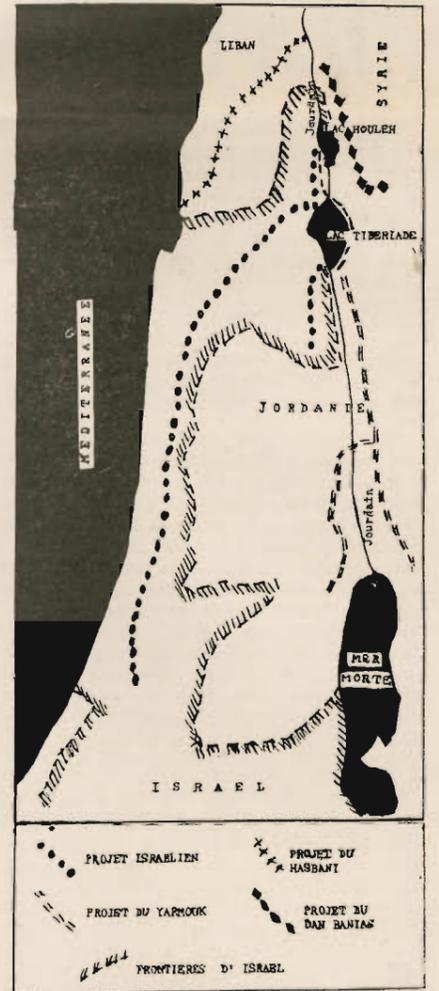
Or ils ont la chance d'être parcourus par un fleuve qui apporte, vers le Sud aride, les eaux du Nord humide. Car le Jourdain est bien alimenté dès l'origine par ses quatre branches supérieures venues de Galilée libanaise et de l'Hermon libanais ou syrien, le Nahr Hasbani, la plus longue, le Dan et le Banias. Le Dan est la plus abondante, mais les autres sont bien alimentées également par des résurgences dont le débit, soutenu par les pluies de fin d'hiver et la fonte des neiges de l'Hermon, est régularisé en outre par le lac Houleh. Ce lac, frontière entre Israël et la Syrie, n'est à vrai dire qu'un marécage dont la profondeur ne dépasse pas 5 m. au pied d'un barrage basaltique. Mais les débits, encore assez contrastés entre les maxima de février et l'été, sont de nouveau régularisés 17 kilomètres plus loin, mais 214 m. plus bas, par le lac de Tibériade, situé à 212 m. au-dessous du niveau de la mer. Il est beaucoup plus grand que le lac Houleh, 21 km. sur 12, et beaucoup plus profond puisqu'il a 48 m. Aussi constitue-t-il un remarquable réservoir naturel, régularisé en outre par un barrage, construit pour l'aménagement d'une usine hydroélectrique, un peu en aval, au confluent du Jourdain et du Yarmouk. Cette dernière rivière vient des pays arabes de l'Est : il sert de frontière entre la Syrie et la Jordanie. Elle apporte au Jourdain à peu près autant d'eau (480 millions de m<sup>3</sup> par an) que n'en roule le fleuve principal (540 à sa sortie du lac de Tibériade), et son eau est d'autant plus précieuse qu'elle n'est pas salée. Celle du Jourdain, par contre, encore peu salée quand elle entre dans le lac de Tibériade, s'y charge de sel fourni par des sources saumâtres dans le fond et sur les bords du lac. Mais l'apport du Yarmouk est suffisant pour que les eaux du Jourdain, régularisées par le barrage, soient encore utilisables en aval, bien que le teneur en sel des eaux en étiage se relève au même taux que dans le lac de Tibériade, 3 p. 10.000.

Ainsi, un équilibre remarquable a été obtenu par l'amélioration de conditions naturelles déjà favorables : une eau abondante et régulière, une eau utilisable pour l'agriculture irriguée. Mais, à condition que des précipitations normales assurent la réalimentation des nappes phréatiques et que nul ne prélève à l'amont une part d'eau douce trop forte, pour que la salinité en aval ne dépasse le seuil au delà duquel l'eau cesse d'être utilisable.

Le plan Johnson d'utilisation des eaux du Jourdain fut conçu justement dans le but de maintenir cet équilibre, sans tenir compte de la nationalité des territoires irrigués. Aussi bien a-t-il été accepté par les experts des Etats intéressés, bien qu'ils aient multiplié les contre-projets. Le plan le plus généralement invoqué prévoit un partage des eaux entre deux bénéficiaires principaux, la Jordanie et Israël. Israël aurait reçu 400 millions de m<sup>3</sup> par an pour irriguer 52.000 hectares dans la vallée. Quant à la Jordanie, 800 millions de m<sup>3</sup> lui auraient été attribués et auraient permis l'irrigation de 63.000 hectares. La Syrie se serait contentée de 50 millions de mètres cubes.

Ces chiffres sont optimistes et discutables. Mais il n'importe puisque le conflit opposant Israël aux Etats arabes, depuis la formation de l'Etat d'Israël en 1948 rendait inapplicable le plan Johnson qui date de 1953. Aussi chaque pays a-t-il fait des projets pour son propre compte. La Syrie et la Jordanie ont entrepris d'importants travaux de dérivation des eaux du Yarmouk. La Jordanie en particulier les détourne vers le Ghor, sur la rive gauche du Jourdain, par un barrage de dérivation situé peu en amont de la confluence... et de la frontière. Israël a achevé des travaux plus importants encore pour assécher le lac de Houleh et irriguer, par pompage, les rives du lac de Tibériade mais s'est surtout attaché à mettre au point un plan national d'irrigation du Neguev. Il s'agirait de pomper 320 millions de mètres cubes de l'eau du lac de Tibériade, jusqu'à la cote + 42 mètres, de l'accumuler et de l'envoyer, augmentée et dessalée par un apport d'eau de Galilée, vers la plaine côtière et la région de Beercheba dans le Nord du Neguev.

Ces projets nationaux sont contradictoires car ils rompent l'équilibre respecté en principe par le plan Johnson. L'eau du Yarmouk ne vient plus adoucir les eaux salées issues du lac de Tibériade et, au contraire, restituées partiellement au Jourdain après irrigation sur des sols salés, en augmentent la teneur en sel. Si, en outre, Israël pompe une part importante des eaux du lac de



Tibériade, le taux relatif de salure risque d'augmenter en aval dans un volume d'eau diminué, au point que l'eau du Jourdain en aval du confluent du Yarmouk, risque de devenir inutilisable. Le débit du Jourdain serait en effet désormais réduit à 200 millions de mètres cubes, son débit normal d'étiage estival. Mais c'est en été qu'on a le plus besoin d'eau. Pour peu que le renfort d'eau du Yarmouk soit supprimé, et qu'en outre l'année soit sèche, il est inévitable qu'effectivement l'eau trop salée soit beaucoup plus dangereuse qu'utile.

Or, les plaines de la vallée du Jourdain, en territoire jordanien, sont peuplées, en particulier, par trente mille réfugiés arabes palestiniens, qui ne peuvent rentrer dans leur ancien pays.

On comprend ce que peut avoir de dramatique un conflit d'eau qui s'ajoute aux autres conflits opposant Israël et  
(Suite page 8.)

# La question Bardèche



1 Maurice Bardèche vient de produire un morceau d'anthologie. En novembre, dans « DROIT ET LIBERTE », j'avais, à nos lecteurs, soumis quelques remarques sur l'allure, ces temps-ci, du racisme en France. Il faut admettre que Bardèche nous lit, puisqu'un mois plus tard, dans sa revue (1), il me dédiait, si je puis dire, un article intitulé « LA QUESTION JUIVE » (2). S'il ne s'agissait de racisme, c'est-à-dire de malheur et de mort, on croirait un pastiche : tous les poncifs de ce qu'on peut appeler le « néo-antisémitisme » y sont rassemblés. Sous cet angle, il vaut qu'on en parle.

2 - Mais d'abord, quelques observations.

La première — ce sera la seule qui s'adresse à lui — c'est que je ne dialogue pas avec Bardèche. Nulle courtoisie de ton, nulle affectation de libre débat, rien ne peut faire oublier ceci : avocat de l'hitlérisme et de ses criminels (3), collaborateur de Brasillach (4), Bardèche est fasciste et raciste. Son combat, dans la perspective de l'histoire, c'est, même s'il use du style plutôt que de la mitraille, celui, naguère, des Waffen S.S. (5) — celui, en 1964, de Malan et de Salazar. Je traite donc son article en matériau, sans plus.

Seconde observation : pris à la lettre, mon titre est faux : il n'y a pas de « question Bardèche ». A sa date, à son rang, Bardèche va de pair avec les Beauplan, les Lagardelle et les Rebatet (6). Dans quelques dizaines d'années sans doute, personne, hormis les érudits, ne saura plus, parmi les intellectuels du nazisme,

le singulariser. Mais, justement, c'est d'être aussi typique qui pose la question Bardèche : cette question, elle n'est rien d'autre, tous ces messieurs en l'un d'eux, que le racisme vu par ceux qui le pensent, autrement dit : par ses théoriciens (7).

Théoriciens — le mot conduit encore à constater ceci : si Bardèche, quand il attaque, se montre pointilleux sur la documentation adverse (8), il respecte lui-même, la

PAR  
**Jean SCHAPIRA**

solide tradition de la doctrine raciste, j'entends le manque total de sérieux dans l'information. Dans cet ordre d'idées, les militants du M.R.A.P. auront l'étonnement d'apprendre que « DROIT ET LIBERTE » est « l'organe de la communauté juive » (9). Erreur simplement risible si elle n'en contenait en puissance deux autres. Primo, l'assimilation de l'antiracisme à une auto-défense, alors que précisément, l'un des traits de l'époque est la prise de conscience par de larges secteurs de l'opinion, de ce que les divers racismes forment un tout à combattre en bloc, et non, comme les politiques racistes y incitent, par secteurs. Secundo, la tendance à vouloir faire graver la lutte antiraciste autour de la « question juive », alors qu'avec la décolonisation, le racisme anti-juif en France, ne tient plus, tactiquement, le devant de la scène (10).

3 - Il fallait dire cela pour tenter utilement un double portrait :

— celui du raciste anti-juif actuel dans la presse « ad hoc » (11) ;

— celui, dans la même presse, du visionnaire des rapports futurs entre blancs et non-blancs.

4 - Sous Hitler, nazis et collabos se faisaient, de la guerre aux juifs, une conception sans ambages. Au départ, l'existence d'une « race juive », sans patrie, inassimilable, pratiquant toutes les variantes du cosmopolitisme, depuis celui des affaires (les Rothschild) jusqu'à celui de la révolution sociale (de Marx à Trotsky). C'était « l'anti-race », par contraste avec les Aryens (12). D'une telle doctrine, le point terminal était, logiquement, le génocide (13).

En 64, après Auschwitz, la maturation d'Israël, deux guerres coloniales — après aussi, ne l'oublions pas, vingt ans d'éclaircissements et d'actions au grand jour de la part des antiracistes, le journaliste anti-juif s'est nuancé. A le regarder avec attention, il offre les particularités suivantes :

— il nie être antisémite, soit qu'il se défende de vouloir le moindre mal aux juifs dans leur ensemble (14), soit qu'il étale, notamment en justice, son amitié pour les « bons juifs » (15).

— il distingue le « grand juif » qui veut « asservir » la France (Rothschild, Bleustein, Mendès-France, etc...) du menu peuple du Sentier : il plaint celui-ci d'avoir à payer périodiquement pour ses riches corrégionnaires (16) ; il se dit même prêt à le défendre.

— il considère les antiracistes comme des provocateurs, donc comme des fourriers de la haine contre le juif (17) : s'ils ne se mêlaient de rien, ces démagogues, et, bien entendu, si le juif restait « à sa place » tout irait en douceur.

Avec une coloration et un sens du folklore qui lui sont propres, Bardèche ne manque à aucun de ses slogans.

Avant tout, il n'est pas raciste. Il ne sait d'ailleurs « pas grand chose en cette affaire » : ses guides sont « les règles de la nature et du bon sens » (18). Il s'excuse même d'un aveu qui fera « SURSAUTER » (19) : il a, pour les juifs, une sorte de curiosité objective, même « te tée de sympathie » (20). A condition toutefois que les intéressés vivent en ghettos : il confesse, à cette occasion, avoir aimé les ghettos « à la folie » (21), tant il était séduit par leur exotisme. Bref : foie du racisme et vive la ségrégation : voilà ce que veulent « les règles de la nature et du bon sens ».

La suite est de la même veine. Il s'attriste d'avoir vu la répression allemande, pendant la guerre, abattue de préférence sur les « petites gens » (22). Et de la manière dont vint cette répression, il donne une explication à deux branches. D'une part, la « pénétration juive dans la bourgeoisie et le monde des affaires » aux 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles (23). D'autre part, la naissance d'une « sorte d'esprit impérial juif » (24), s'appuyant, du point de vue formel, sur la revendication « du droit de vivre » (25). Au passage, il n'omet pas de souligner l'erreur des dreyfusards, qui « enflèrent » l'antisémitisme : d'où sans doute il résulte, dans la logique de Bardèche, qu'il eût été plus sage, pour les juifs et pour les démocrates, de laisser condamner un innocent.

5 - Un ami me dit : « A quoi bon cette esquisse ? Pourquoi faire à Bardèche de la publicité ? Tu sais, comme moi-même, que ni lui, ni Rebatet, ni Poujade n'ont la moindre audience ».

A quoi je répons :

a) Que l'utilité de l'explication ne se mesure pas à l'audience, mais au risque d'audience, et qu'à ce point de vue, il n'est jamais contre-indiqué de souligner l'ignorance et l'incohérence de l'adversaire ;

b) Qu'il n'est pas non plus, superflu de montrer la capacité d'adaptation du racisme (ici de l'antisémitisme), lequel, selon la circonstance historique, est violent (1940-1944) ou papalard (1964) ;

c) Que ce dépistage s'impose d'autant plus que Bardèche, qui veut les juifs au ghetto, les convie, d'autre part, à se mobiliser, contre les noirs et les jaunes, pour défendre, avec l'exemple des « blancs », les purs Berrichons comme lui (26) ;

d) Qu'il faut enfin que l'on sache, y compris au Parquet, qu'une certaine presse dénie leur citoyenneté à une certaine catégorie de Français, et précisément à cette catégorie qu'un semblable déni contribua, il n'y a pas si longtemps, à pousser dans les chambres à Cyclon B.

6 - Je ne m'étendrai pas sur la « question blanche » : Bardèche lui-même confirme à sa façon, mon analyse de sa thèse (27).

Mais j'ajouterai ceci : dire « le blanc est

en péril », c'est, en réalité, combiner deux optiques. L'une vise un rapport de forces : elle compare des masses d'hommes et le niveau de leurs techniques. L'autre, quel que soit ce rapport, considère la nature, amicale ou non, de la cohabitation entre blancs et tiers-monde. Or, que celui-ci ait accumulé la colère, qui en disconvientrait ? (28). Reste à savoir si, demain, les parties en présence dépasseront, l'une sa rancœur, l'autre sa rancune. Ce problème — le seul — les antiracistes l'abordent par l'enseignement de la compréhension et du respect réciproques (29). Rien de surprenant si Bardèche et les siens, fidèles à eux-mêmes, parient pour le pire — sous le couvert du « réalisme ».

(1) « Défense de l'Occident », décembre 1963.

(2) Cet article est, dit la rédaction, « à suivre ».

(3) Dans « Nuremberg ou la Terre promise », paru en 1943.

(4) Cf. l'arrêt de la XI<sup>e</sup> Chambre de la Cour d'Appel de Paris, 19 mars 1952.

(5) D'avril 1941 à juillet 1943, rédacteur en chef de « Je suis partout ».

(6) « La défaite de l'Allemagne en 1945 est la plus grande catastrophe des temps modernes » (Bardèche, « Défense de l'Occident », septembre-octobre 1963, p. 4).

(7) Rédacteur à « Je suis partout ». Condamné à mort à la Libération, puis grâcié, et, aujourd'hui, libéré et journaliste à « Rivarol ». A écrit, le 6 juin 1942, dans « Je suis partout » : « Je disais l'hiver dernier dans ce journal, ma joie d'avoir vu en Allemagne, les premiers juifs marqués de leur sceau jaune. Ce sera une joie beaucoup plus vive de voir cette étoile dans nos rues parisiennes ».

(8) Je parle des théoriciens français actuels. Sur leurs inspirateurs allemands, v. Vermeil, « Les doctrinaires de la Révolution allemande » — not. pp. 248 ss.

(9) Selon Bardèche, Dennis Eisenberg a publié sur les « prétendues internationales nazies » un catalogue « extravagant » (« Défense de l'Occident », déc. 1963, p. 4). Je suis personnellement incapable d'en discuter, n'ayant pas lu l'ouvrage.

(10) « Défense de l'Occident », ibid. — Qu'en pense le C.R.I.F. et qu'en pensent MM. de Rothschild ?

(11) Cf. mon article, dans D.L., 15 nov. 1963.

(12) C'est-à-dire, en dehors de « Défense de l'Occident », « Aspects de la France », « Rivarol », etc...

(13) Vermeil, « Revue d'histoire de la deuxième guerre mondiale », oct. 1956, pp. 19 ss.

(14) Rappelons qu'avant même la directive de Goering sur la solution finale, Paul Riche écrivait, le 14 mars 1941, dans « Le Pilori » : « Mort au juif ! Mort à la vilénie, à la duplicité, à la ruse juive ! Mort à l'argument juif ! Mort à l'usure juive ! etc... ». Et, plus loin : « Mort ! Mort au juif ! Oui. Répétons. Répétons-le. Mort ! MORT au juif ! ».

(15) Position de Poujade (procès de Limoges).

(16) Positions de Capgras (procès de Paris, 17<sup>e</sup> Chambre du Tribunal) et de Poujade (procès de Limoges).

(17) Position de Poujade (procès de Limoges).

(18) « Fraternité Française », 22 déc. 1961 (article de Poujade).

(19) « Défense de l'Occident », déc. 1963, n° 5.

(20) ibid. p. 7.

(21) ibid. p. 7.

(22) ibid. p. 8.

(23) ibid. p. 9.

(24) ibid. p. 12.

(25) ibid. p. 16.

(26) « Défense de l'Occident », mai 1963, pp. 3 et ss.

(27) Voir mon article cité note 10.

(28) Bardèche a écrit sur ce thème un morceau de bravoure dans « Défense de l'Occident », sept. 1960, p. 9.

(29) Comme, d'ailleurs, l'Encyclique « Pacem in terris », n° 121 à 125. Quant aux gouvernements, chacun d'eux préconise la politique de coexistence liée à sa conception de l'avenir des rapports internationaux.

## “La loi et les mœurs”

PARTOUT où règnent LA LOI et les MŒURS FRANÇAISES, la discrimination raciale n'a pas droit de cité. Elle n'a même pas lieu d'être interdite car c'est là une attitude si naturelle aux Français qu'il n'est besoin d'aucun règlement pour en assurer le respect. »

Ceci est un extrait de la déclaration faite le 6 août 1963 par M. Seydoux, représentant la France devant le Conseil de Sécurité de l'O.N.U., au cours du débat sur l'apartheid en Afrique du Sud.

Mais alors que doit penser le jeune noir américain, dont « l'Express » se fait l'écho, lorsque, arrivant des Etats-Unis dans notre beau pays, il s'entend dire, dès le quai de la gare : « Dans deux ans, tout Paris sera peuplé par les noirs » ; lorsque, cherchant une chambre, il est en butte aux mêmes difficultés que tous les gens de couleur vivant à Paris ; lorsque, accompagnant une amie blanche, il se fait traiter d'« ancien balayeur » ; lorsque, dans un café, un client bien intentionné l'avertit de « ne pas toucher aux femmes blanches », les Français n'aimant pas « les cafés au lait » (« discrète » allusion à une descendance possible).

Voilà pour mieux définir certaines mœurs françaises qui ne sont peut-être pas celles de M. Seydoux.

ET la loi française alors ? Cette fois, c'est à « Témoignage Chrétien » que nous nous référons.

C'est l'histoire de Madame H., juive Polonoise, déportée lors de la dernière guerre, qui a perdu huit frères et sœurs dans le ghetto de Lwow (Pologne) et qui est actuellement professeur de Lettres dans l'enseignement technique.

A la Libération, elle opte pour la France, se marie et a une petite fille, le 24 mai 1952. Ne s'entendant pas avec son mari, elle divorce. Elle obtient la garde de l'enfant, mais n'ayant, à l'époque, ni logement, ni situation, elle accepte de laisser provisoirement l'enfant chez ses grands-parents paternels.

En 1957, Mme H. veut reprendre sa fille, mais les grands-parents interviennent auprès du tribunal qui déclare : « attendu que celle-ci est née des rapports sexuels d'un Français et d'une juive polonoise, et qu'il y a lieu de craindre que cette enfant ne connaisse en grandissant les douloureuses contradictions internes... que connaissent trop souvent les êtres nés du MÉTISSAGE de deux personnes

profondément différentes par leur race, leur éducation première, leurs traditions et leur patrie... » Les autres attendus insistent sur la nécessité de laisser l'enfant auprès de personnes qui lui donneraient l'éducation, les traditions de « la France, dont elle a la nationalité de naissance ».

Et l'enfant est confiée à ses grands-parents. La maman n'a qu'un droit de visite.

Mme H. fait appel, et par un quatrième jugement, le tribunal ratifie les décisions antérieures. « attendu que les grands-parents craignent pour la formation morale de l'enfant, en raison de l'antagonisme complet entre leur conception de vie, leurs principes moraux et ceux qu'affichent la mère, complètement agnostique et professant un dédain absolu de la « morale bourgeoise », et maintient la garde de l'enfant à la grand-mère, son mari étant mort.

Dangers du « métissage », séparation arbitraire d'un enfant et de sa mère pour le soi-disant respect des principes de la « morale bourgeoise », ces « attendus » évoquent d'étranges échos...

Voyages  
**TRANSTOURS**  
49, Avenue de l'Opéra  
PARIS — RIC. 47-39  
Voyages  
d'affaires  
et  
de tourisme  
DELIVRANCE  
DE TOUS BILLETS  
DE TRANSPORT

# Un combat plus que jamais

## ACTUEL

CHACQUE semaine, chaque journée, chaque heure qui sonne au cadran du monde apporte l'écho des conflits raciaux, de la persécution raciste, témoigne de l'actualité du péril, de la nécessité d'un combat auquel est lié le salut de l'homme.

A l'approche du printemps, alors que notre Mouvement est engagé dans la lutte avec un ampleur, une efficacité sans précédent, il paraît indispensable de rappeler à nos camarades les éléments essentiels de la situation en 1964, le programme qu'avec leur actif concours nous nous efforçons de réaliser.

D'ABORD le chapitre de l'antisémitisme. Il s'en faut de beaucoup, hélas, que les pages puissent en être tournées. Les six millions de morts, la honte du génocide n'y ont pas suffi. Certes, dans la chrétienté une révision réparatrice est en train de s'accomplir, non sans à-coups, sans ajournements,

PAR

**Pierre PARAF**  
Président du M.R.A.P.

mais de manière si profonde que du jeune prêtre aux hautes instances du Vatican la conscience s'est réveillée : celle des liens intimes, familiaux entre le judaïsme et le christianisme, celle de la responsabilité de celui-ci en des injustices que les meilleurs chrétiens ont reniées et qui constituaient une perpétuelle offense aux enseignements de Jésus. La présence de nombreux prêtres, catholiques et protestants, dans les rangs du M.R.A.P. atteste cette prise de conscience.

Cet élan de fraternité marqué par tant de sacrifices communs, rien ne saurait le rompre. Rien et certainement pas les remous provoqués par le *Vicaire*. Nous avons dit ici les mérites, le courage avec lequel il retraçait une pathétique histoire que l'on n'a pas le droit d'oublier ; nous avons tenté de dissiper les malentendus créés autour d'une pièce qui oppose l'opportunisme à l'héroïsme, la raison d'Etat aux exigences de l'amour indigné qui ne peut plus garder le silence. Accueillant avec les plus grands égards les réserves de certains de nos frères chrétiens, nous avons souligné notre volonté de trou-

ver dans l'évocation du passé, des raisons d'amitié plus étroites entre ceux qui résistèrent ensemble, qui tirent des tragédies d'hier des leçons d'union plus cohérente pour aujourd'hui et pour demain.

Mais les antisémites, prompts à saisir toute occasion de revanche, ne l'entendent pas ainsi. La lecture de la presse ouvertement raciste ou de celle qui n'ose pas dire son nom, montre qu'ils n'ont rien appris et rien oublié.

Les uns continuent à minimiser le crime d'hier dans leur sinistre comptabilité de la mort. Les autres assurent que les juifs ne furent pas les seules victimes — ce qu'eux-ci n'ont jamais prétendu, mais ils ont été la première cible et leur proportion de morts fut écrasante. Ils leur reprochent de tenir trop de place, sont gênés de les voir liés à jamais à leurs camarades de la Résistance. Les mêmes qui disaient « Juifs, communistes, pas français » avant de pouvoir appliquer le même régime aux francs-maçons, aux socialistes, aux républicains, s'ils n'osent encore justifier le massacre, attendent l'occasion qui heureusement ne semble pas proche — crise économique, tension internationale — pour se dévoiler.

Le racisme antinoir appelle une vigilance aussi attentive, aussi directe. Il est inadmissible que les ouvriers, les étudiants d'Afrique Noire et des Antilles (ceux-ci subissent actuellement des épreuves dans lesquelles, par delà la diversité de nos conceptions sur le statut de leur pays, ils savent notre affectueuse solidarité), subissent une quelconque discrimination dans notre Paris, dans notre France.

Il nous paraît inimaginable que des hôtels, des restaurants osent refuser leur clientèle. Contre cette atteinte à la moralité nous monterons une garde vigilante. C'est le M.R.A.P. tout entier qui se sent blessé à travers eux.

Si notre action se fait plus attentive, plus exigeante en notre pays, à l'échelle de ce que nous sommes en droit d'attendre de lui et de l'amour que nous lui portons, nous regardons avec inquiétude vers tous les autres points du monde.

Vers ces Etats du Sud où John Kennedy est tombé. Le combat pour l'égalité, pour l'intégration constam-

ment se renouvelle. Dans les Universités, où le boycottage organisé par des racistes blancs déshonore leur jeunesse et leur prétendue intellectualité, autour du bureau de vote où un nombre encore infime de noirs peut exercer ses droits.

Vers l'Union sud-africaine qui a consacré la ségrégation dans sa Constitution et qui apparaît comme une des dernières citadelles du colonialisme avec ses « réserves » noires, avec son odieuse interdiction de tous les contacts humains.

Et comme les conflits nationaux, religieux et raciaux ont toujours été intimement imbriqués, de violents conflits continuent à se produire chez les peuples récemment promus à l'indépendance. A Chypre où Grecs et Turcs s'entredéchirent et n'entrevoient plus que la solution toujours regrettable de la partition. Au Ruanda qui est le théâtre de sanglants combats que les anciens colonisateurs voient sans déplaisir, aux confins de la Somalie et de l'Ethiopie, de l'Inde et du Pakistan, dans ces nations arabes dont l'antisémitisme s'élargit aisément à l'antijudaïsme.

Le Mouvement contre le Racisme, contre l'Antisémitisme et pour la Paix n'a pas à prendre parti dans les différends nationaux. Mais il n'ignore pas que chacun d'entre eux a des origines et des implications raciales, qu'il est aussi aisé de les exciter en réveillant les instincts de la bête humaine, que de les apaiser suivant les seules règles de nature à assurer la paix : *solution de tous les conflits par la négociation, rejet de tout recours à la violence, dénonciation de tous préjugés raciaux qui ont commencé de tribu à tribu, qui se sont étendus de peuple à peuple, de blancs à hommes de couleur.*

Toutes les fois que l'esprit de paix est gagnant — nous l'avons éprouvé depuis l'admirable dialogue Kennedy-Khrouchchev qu'a suivi une détente dans certains malentendus au sujet des juifs d'Union Soviétique ; nous l'éprouverons à l'occasion du rétablissement des relations diplomatiques franco-chinoises — le racisme est en recul.

Nous avons salué récemment sous la Coupole, à travers les discours de Joseph Kessel l'Israélite, d'André Chamson le huguenot, la victoire de la fraternité résistante qui était la victoire de l'antiracisme.

Au seuil du printemps de 1964, la tâche est immense.

Ceux qui s'y sont dédiés dès leur entrée dans la vie, les jeunes qui avec tant de courage et de lucidité viennent au M.R.A.P. les assister et prendre la relève, sauront mener ce combat digne de leur soir et de leur aurore.

## Les néo-nazis à Paris

## « LUI »

## aussi

Le « Parti Prolétarien National Socialiste » et sa section réservée aux jeunes, la « Jeunesse Vicking Française » se réclament de l'« Internationale Nordique Prolétarienne », l'une des branches de l'Internationale néo-nazie, active surtout en Grande-Bretagne, au Danemark et en Suède.

Le numéro de janvier du « Vicking », qui porte en manchette, cette formule : « *Aryens de tous les pays, unissez-vous* », fait état de sections existant aussi en Allemagne, en Autriche, en Belgique, au Portugal, en Argentine, en Union Sud-Africaine. Il résume ainsi leur mot d'ordre commun :

« *De Jésus à Rothschild, et de Karl Marx à Martin Luther King, nous avons 2.000 ans de déclin aryen. Contre les artisans de la dégénérescence européenne, contre les papistes, les dégénérés latins, les capitalistes, les juifs, les Chinois, les nègres, pour la domination mondiale de l'homme aryen, rejoignez l'Internationale Nordique Prolétarienne* ».

Cette feuille expose aussi les 12 points de son programme. Dans ce charabia démagogique familier aux fascistes, nous retiendrons surtout la revendication d'un « régime directionnel-communautaire, ouvrier et paysan, sur la base dictatorial d'un programme socialiste et raciste », la « sélection d'élites biologiques », la « montée de cadres nouveaux sélectionnés biologiquement et eugéniquement », la « lutte entre l'espèce germanoïde et les races mongoloïdes, négroïdes et sémites ».

Dans un autre article où le nazi américain Lincoln Rockwell est traité de Führer d'opérette (car les différents groupes nazis se disputent la clientèle) on peut lire : « *La révolution nationale socialiste mondiale se déclenche au centre et à l'Ouest de l'Europe, c'est de là qu'elle s'étendra aux territoires aryens d'outre-mer : U.S.A., Canada,*

*Australie, Union Sud-Africaine...*

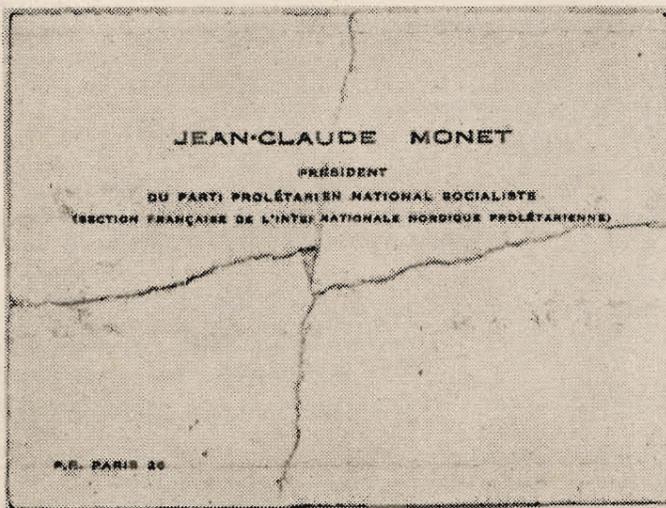
Il est dit encore que cette « révolution nationale-socialiste », doit être « centrée sur une pacte de fer franco-allemand » et s'appuyer sur certains pays arabes (qui, sans doute, ne sont pas peuplés par des sémites)...

Elucubrations sans portée ? Réalité pourtant. Ces néo-nazis organisent des réunions à Paris, à Marseille. Ils publient leurs noms, leurs adresses. Ils mettent sur pied une infrastructure clandestine, comportant, disent-ils, des « équipes zéro », ainsi qu'une « section spéciale chargée des missions particulières ». Ils s'efforcent de recruter des fidèles, et surtout des jeunes inconscients. Leur journal, diffusé au grand jour, est affiché systématiquement autour de plusieurs lycées parisiens.

On aurait tort de hausser les épaules devant l'absurdité de cette propagande, car ce sont exactement les slogans hitlériens et, l'on sait où ils ont déjà conduit. Les circonstances aujourd'hui ne sont certes plus les mêmes ; elles ne sont pourtant pas toutes défavorables à une telle agitation.

L'outrance des écrits du « Vicking » fait pendant aux excitations à la haine que l'on trouve sous des formes diverses, pour

Il ne manque pas d'audace ! Pour recruter des adhérents, le « führer » du Parti prolétarien national socialiste n'hésite pas à faire du porte en offre et de la haine. Mais se ravissant, notre ami en a recollé les morceaux pour nous la faire parvenir, afin que nul n'en ignore.



● **COQUETTE, AVEC ÇA...** — « Comment les gens réagissent lorsque je porte ma swastika (croix gammée) incrustée de diamants à l'Opéra ? Ils me regardent comme des bovins. C'est un joaillier parisien, membre du parti, qui l'a façonnée. N'est-ce pas qu'elle a fière allure ?... » Ainsi s'exprime Mme Jordan, ex-Françoise Dior, qui a épousé récemment le « führer » des nazis britanniques. Ces charmantes confidences ont paru dans la revue Suisse « L'Illustré » du 23 janvier.

Lui, c'est une nouvelle revue destinée spécialement aux hommes, c'est-à-dire qu'on y trouve des articles sur le tabac, les automobiles, la pêche au saumon, les « Mémoires de Casanova », le tout assaisonné d'une pointe de pornographie, juste ce qu'il faut pour allécher sans encourir les foudres de la loi.

Le commerce a ses droits, et nous ne dirions rien contre ces exercices de déshabillage, s'ils ne mettaient à nu, aussi, dans le numéro 3, d'étranges formes... d'antisémitisme.

On y voit un récit de l'assassinat de Kennedy fait dans le style « roman policier », et qui ne déparerait pas les colonnes de *Rivarol*.

Reprenant les thèses des nazis américains, l'article insiste lourdement sur le fait que Ruby, le meurtrier de Lee Oswald, est juif, et, par une généralisation audacieuse, se lance dans un long développement sur les « tueurs juifs » :

« *Tout le monde sait que tous les crimes commandés par le syndicat du crime, donc par les Italiens ou les Polonais, étaient, la plupart du temps, exécutés par des gangs de tueurs juifs, venant de Brooklyn. C'est toute l'histoire de « Murder Incorporated », société anonyme pour assassinats.* »

Et, sous l'interdit : « Pourquoi des tueurs juifs ? », l'auteur insiste :

« *Des tueurs juifs, oui, c'est une tradition... Je ne sais pourquoi, mais c'est prouvé par les statistiques. La plupart des tueurs à gages du syndicat du crime sont des petits gangsters juifs. Ce que je veux dire, c'est que ça colle si parfaitement, que c'est troublant... »*

Troublant, en effet. On se demande quelles conclusions peut tirer de ces affirmations fielleuses, présentées avec une apparence d'objectivité, le lecteur moyen — très moyen — de *Lui*.

L'auteur de ce morceau particulièrement viril ? Philippe Labro, reporter à *France-Soir*, dont Jacques Lanzmann, directeur de la revue, a pieusement recueilli les propos.

Etrange, n'est-ce pas ?...

# Les Tropis parmi nous...

ET si l'on vous demandait ce que c'est qu'un homme ?...  
— Un homme ? Vous voulez que je vous définisse un homme ? Rien de plus facile ! Voyons... un homme, c'est...  
heu... un homme... mais c'est vous, c'est moi, c'est Landru et Napoléon, c'est...

Et vous voilà prêt, dans votre embarras, à énumérer tous les individus de la race humaine.

Mais prenez garde ! Les évidences sont parfois trompeuses. Et montrer du doigt n'est pas définir. La question reste posée : essayez d'y répondre.

Si vous sondez vos souvenirs d'école ou de lectures, il se peut que vous vous rappeliez

ce philosophe grec nommé Diogène, celui qui habitait dans un tonneau et cherchait un homme avec une lanterne en plein jour. On raconte que, Platon ayant défini l'homme comme « un animal à deux pieds et sans plumes », Diogène lâcha un jour devant ses disciples, un coq complètement déplumé : « Voilà, dit-il, l'homme de Platon ! ».

Ce qui nous éclaire, certes, pas beaucoup, sinon sur les vicissitudes des affirmations trop simplistes.

Approchez-vous de la vérité en évoquant le « roseau pensant » de Pascal, le « Dieu tombé qui se souvient des cieux », de Lamartine, ou le « méchant animal », dont parle le Misanthrope ?... Ces réminiscences littéraires vous feront osciller entre l'ange et la bête. Même multipliées, elles ne vous apporteront sans doute que des données approximatives et partielles, souvent partiales, toujours contestables...

Une définition de l'homme reconnue valable par tous, on ne peut guère l'attendre non plus des religions ou des philosophies diverses. Matérialistes et idéalistes, pourtant, s'entendent sur ce qu'est un triangle isocèle, un arbre, un oiseau... Est-il inconcevable que l'homme, de la même façon, se définisse avec une entière objectivité, qui recueille une approbation unanime ?

Votre suprême recours sera le dictionnaire, concentré de toutes les sciences et de toutes les sagesesses...

Prudent — ou fidèle à une méthode éprouvée — le petit Larousse voit en l'homme, ni plus ni moins qu'un... « être humain ». Précisant ensuite les caractères spécifiques de l'espèce humaine, il énumère : « la station verticale, les dimensions considérables de son crâne, et, par suite, le poids de son cerveau, enfin le langage articulé ». Mais l'encyclopédie Quillet retient, elle, d'autres traits : de son point de vue, l'homme est un « animal mammifère, bipède et biman, moral et social, doué de raison et capable de langage articulé ».

Que choisir ? Et le rire, où Rabelais découvrirait « le propre de l'homme » ?... Nous voilà bien embarrassés. Faut-il en déduire que la science elle-même n'offre pas de réponse satisfaisante ?

Peut-être, dira-t-on, n'est-il pas possible de définir l'homme, et pas utile non plus : il a vécu des millénaires sans formuler exactement ce qu'il est, mais il n'en existe pas moins — tout comme M. Jourdain parlait en prose sans le savoir. Pourquoi vouloir modifier cet état de choses aujourd'hui plutôt qu'hier ou demain ?

Eh bien, en tout premier lieu, parce que M. Jourdain ne saurait être un modèle de bons sens et que la confusion, l'ignorance, ne favorisent nullement le progrès. On bâtit mieux sur des fondements solides. Les droits de l'homme, l'égalité des hommes : ces notions ne seraient-elles pas moins aléatoires s'il existait une définition irréfutable de l'homme ?

Et puis, voici un fait nouveau : l'occasion nous est donnée, justement aujourd'hui, de réfléchir à ce problème, à ses multiples implications. C'est le mérite de Vercors et nous y invitons par sa pièce au titre insolite : « Zoo », ou l'assassin philanthrope qui commence sa carrière au T.N.P.

On y verra un tribunal britannique (présidé par Georges Wilson) s'interroger sur la nature des « TROPIS », des êtres intermédiaires entre le singe et l'actuel homo sapiens, découvre un beau jour en Nouvelle Guinée... Faut-il les mettre en cage ou en faire des électeurs ? Pour en décider, après la confronta-

tion douteuse des savants, le jury devra s'employer à cette tâche ardue et sans précédent de tracer la limite exacte qui sépare les humains des animaux...

Porter sur la scène un tel débat demandait beaucoup d'audace et l'on aurait pu craindre une œuvre savante, dogmatique, voire ennuyeuse. En fait, cette « comédie judiciaire, zoologique et morale » est probablement le spectacle le plus réjouissant, le plus tonique, le plus savoureux que l'on puisse applaudir à Paris. Le talent, l'humour profond, l'humanisme de Vercors ont permis cet étonnant exploit d'allier le rire à la recherche philosophique, de nous amuser en nous enrichissant.

Grâce à lui, ces prochaines semaines, des milliers de Parisiens tonteront de répondre à la question : qu'est-ce qu'un homme ?



## Jean DESCHAMPS : « Une pièce passionnante sur le plan humain et sur le plan dramatique »

REPETITION de « Zoo ». Le plateau, troué de lumière, prend des allures de chantier : devant le décor des « Enfants du Soleil » (toujours à l'affiche), des bancs et des chaises rudimentaires, où les acteurs, en veste ou pull over, sont assis en désordre ; des estrades de bois grossier, dont l'une, au centre est occupée par Georges Wilson ; une sorte de tréteau, où s'appuie un homme criant et gesticulant ; et puis, aux premiers rangs de la salle, des groupes d'assistants, de techniciens, à des tables surelevées qu'éclairaient de petites ampoules, la souffeuse debout près de la rampe ; les électriciens invisibles mais présents, que l'on interpelle...

Pour le public, dans quelques jours, la pièce évoluera sans à-coups, avec naturel. Mais ici s'accomplit un rude labeur collectif, demandant un effort de tous les instants. Arrêts, reprises, conciliabules, essais répétés : chacun s'applique, avec une exigence

rigoureuse, à maîtriser son corps, les inflexions de sa voix, à harmoniser ses gestes avec ceux des autres...

Jean Deschamps, le foulard grenat en bataille, interrompt d'un mot une tirade, franchit à grandes enjambées l'escalier montant à la scène, mime et commente devant l'acteur les dernières phrases, se place à ses côtés, le scrutant du regard, pendant que celui-ci reprend le rôle... Georges Wilson descend dans la salle pour voir l'effet produit, fait une remarque... Vercors, quittant son siège, le rejoint et discute avec lui un détail du dialogue...

Pendant plus de trois heures, ainsi, ils poursuivront tous ensemble, avec une passionnée volonté de mieux faire, cette création continue. Et, victoire, d'heure en heure, de jour en jour, les scènes s'imbriqueront avec plus de précision les unes dans les autres, leur œuvre commune apparaîtra plus cohérente, plus parfaite, pour notre plaisir...

À l'heure du calme revenu, tandis que les ouvriers remettaient au point le décor pour la représentation du soir, que les électriciens réglèrent l'orientation des projecteurs, après un long débat sur les problèmes de sonorisation, Jean Deschamps s'est assis dans l'un de ces fauteuils qui seront bientôt envahis par la foule, et nous avons pu lui poser quelques questions.

— Pourquoi avez-vous choisi de monter « Zoo » ?

— Parce qu'il s'agit d'une pièce contemporaine, et d'une bonne pièce. Réaliser une pièce classique, c'est en quelque sorte restaurer un vieux tableau. On ne peut guère innover, simplement changer le cadre... Tandis que, pour cette création, nous plongeons dans la réalité, dans la vie.

« Zoo » aborde un problème particulièrement grave, ce qui ne veut pas dire que c'est une pièce ennuyeuse, ni sentencieuse, ni moralisatrice. Ce qui est merveilleux c'est que Vercors a su, en même temps, amuser et réveiller le spectateur...

Il oblige tous les hommes de bonne foi à se prononcer contre le racisme, parce qu'il remonte à la source même de ce mal. Il montre qu'il peut y avoir un cœur de brute sous un visage d'ange et, tout aussi bien, un cœur angélique sous une gueule de brute. Ce qui compte, ce n'est pas la forme des oreilles ou la couleur des doigts de pied, mais ce qui habite le cœur et la tête des hommes.

courants de pensée très divers : le philosophe Jean WAHL, professeur à la Sorbonne ; l'abbé Jean PIHAN, et Francis COHEN, rédacteur en chef de « Recherches Internationales à la lumière du marxisme ».

On lira en page 8 les déclarations qu'ils nous ont faites.

Le débat reste ouvert.

## VERCORS : « Ma définition de l'homme souligne l'absurdité du racisme... Je souhaite qu'on en discute »

QUELQUES jours avant la première de « Zoo », Vercors a bien voulu nous recevoir dans l'appartement où il s'est installé non loin du Palais de Chaillot pour suivre plus aisément les répétitions quotidiennes. Il nous a rappelé d'abord la genèse de sa pièce :

— Tout a commencé avec « Le Silence de la Mer » que j'ai publié clandestinement, sous l'occupation, aux Editions de Minuit. Ayant écrit ce livre, je me suis demandé par quel cheminement, pour quelles raisons, moi qui étais pacifiste et quelque peu nihiliste avant la guerre, j'avais pu prendre une telle position et participer à la Résistance. Ce qui m'a conduit à me poser des questions sur la nature de l'homme...

Et puis, à cause du « Silence de la Mer », j'ai été invité, la guerre finie, à faire une tournée de conférences en Allemagne. Les jeunes Allemands à qui je parlais souhaitaient que je leur fasse comprendre quelle

avait été leur erreur, ce qu'ils auraient dû faire, comment ils devaient désormais se comporter.

Je leur disais qu'il leur fallait se considérer d'abord comme des hommes avant de se considérer comme des Allemands. Mais cela ne leur paraissait pas très clair. Ils réclamaient des explications plus précises. Pour leur répondre, j'ai essayé d'approfondir cette notion d'Homme, de formuler d'une façon rationnelle les obligations morales qui découlent de l'appartenance à l'espèce humaine.

Alors, j'ai consulté des encyclopédies, des ouvrages scientifiques et philosophiques : j'ai eu la surprise de découvrir... qu'il n'existait pas de définition de l'homme sur laquelle un accord unanime se soit jamais réalisé... Il s'agissait donc, en quelque sorte, d'innover.

Mes méditations ont abouti à cette idée fondamentale de rébellion : ce qui caractérise l'homme c'est son opposition — cons-

ciente ou inconsciente — à la nature, alors que l'animal, au contraire, s'y soumet sans examen ; c'est le fait qu'il ne l'accepte pas tel qu'il est, et que l'univers lui apparaît comme extérieur à lui. L'animal fait un avec la nature, l'homme fait deux...

On a quelquefois confondu cette rébellion avec la révolte de Camus. C'est une fausse ressemblance, car celle-ci est une attitude sentimentale, tandis que, pour moi, la rébellion est une constatation objective, et elle exprime une volonté, un besoin qui donne naissance à tout ce que nous appelons humain : la science et la religion, la liberté, la justice, la technique, le progrès...

— Ou encore, par exemple, le désir de se définir...

En 1950, Vercors publiait le résultat de ses recherches dans un essai : « La Sédition Humaine » en tête d'un recueil intitulé « Plus ou moins Homme ».

Puis, ce fut, en 1952 « Les Animaux Dénaturés », où il reprenait le même problème sous la forme d'un roman. Ce livre a eu une brillante carrière, tant en France qu'à l'étranger. Au cours de l'année 1953, sa traduction fut désignée comme « Livre du mois » aux États-Unis, ce qui ne s'était produit pour aucune autre œuvre française depuis la fin de la guerre. C'est sur le thème du roman que la pièce a été écrite.

L'idée d'écrire cette pièce, nous dit Vercors, m'était venue depuis un certain temps et j'en avais élaboré une première ébauche, car ces dernières années, cinq adaptations avaient été préparées en Amérique mais aucune n'avait pu voir le jour. J'ai compris qu'il était trop difficile de construire une pièce jouable en partant directement du roman. Il fallait concevoir une œuvre nouvelle, comme auteur plus que comme adaptateur.

Jean Deschamps, qui savait que j'avais cette ébauche de pièce dans mes tiroirs, en a pris connaissance et il a décidé de la monter. J'y ai donc à nouveau travaillé, sous sa direction d'homme de théâtre, et elle a été jouée pour la première fois l'an dernier dans des festivals de plein air, à Carcassonne et dans d'autres villes du Midi...

— Votre définition de l'homme, en somme, devrait faire l'accord de tout le monde. A-t-elle été contestée ?

— Elle n'a pas donné lieu à de véritables discussions. De nombreux articles ont paru, par exemple, sur mon recueil « Plus ou moins Homme », mais la plupart ne faisaient aucune allusion à l'essai placé au début. Quand on en parlait, c'était vaguement, sans jamais se prononcer sur les idées que j'avais avancées. De même, à propos des « Animaux Dénaturés » on a fait porter les articles sur la forme du roman plus que sur son contenu.

J'ai rencontré des objections, heureusement, chez les anthropologues dont j'avais sollicité l'avis. Je pense qu'ils envisagent le problème à l'envers. Ils déclarent humain tout ce que fait le mammifère appelé homo sapiens (mais il leur est pratiquement impossible de définir celui-ci avec précision, de dire, sur la base de l'étude zoologique, où finit le singe et où commence l'homme). Au contraire, c'est sur la base de ce qui distingue l'homme de tous les animaux qu'il fallait, selon moi, définir ce qu'on appelle humain.

Il me semble que, de toutes parts, on hésite à se prononcer parce qu'on s'interroge sur les conséquences possibles de cette définition. Le croyant, le matérialiste se demandent si elle ne donnera pas quelque avantage à l'adversaire. Tout le monde paraît un peu inquiet.

Pourtant je ne rejette aucunement la discussion. Cette définition, j'y crois, bien sûr, et je pense qu'elle est assez objective pour pouvoir concilier les contraires. Mais je ne demande pas mieux que d'examiner toutes les objections, toutes les propositions susceptibles d'aboutir à une formulation universellement acceptable.

En réalité, je n'ai pas voulu faire une démonstration mais une constatation. Mais je crois que les vérités les plus évidentes sont celles que l'esprit a le plus de mal à admettre.

Je compte sur le fait qu'une œuvre théâ-



VERCORS (Photo Elle Kagan)

trale atteint plus rapidement le public qu'un livre pour amener les gens à se colletter avec ce problème qui les concerne si profondément.

— Les conditions mêmes dans lesquelles vous avez élaboré cette œuvre montrent qu'elle puise son origine dans votre opposition aux conceptions racistes des nazis. Je suis persuadé, quant à moi, que cette pièce, après le roman et l'essai, constitue un apport de premier plan au combat contre le racisme ou mieux encore, pour la fraternité humaine. L'avez-vous conçue dans cette perspective ?

— Je n'ai pas voulu écrire une pièce axée directement sur le problème du racisme. Mais il est évident que si l'on veut bien me suivre dans mes conclusions, dans la défense de l'humain, le racisme apparaîtra comme une absurdité antihumaine, rétro-humaine, non seulement sur le plan sentimental, mais d'abord sur le plan de la froide raison.

Dans la pièce plus encore que dans le livre, je m'efforce de lutter contre cette tentation constante, même chez les antiracistes, de fonder l'égalité des hommes sur l'absence de différences biologiques. Or, il y en a. Quand on se met à compter les vertèbres, à mesurer les os, à peser les cerveaux, en un mot lorsqu'on se place sur le terrain de la biologie, on se met en mauvaise posture à l'égard du racisme, puisque, sur ce terrain, on découvre inévitablement des différences entre les hommes. Au contraire, à mes yeux, tout ce qui est humain, justement, nous éloigne de la biologie.

Je crois qu'il était donc plus efficace d'attaquer le racisme par le moyen d'un thème plus général que le racisme lui-même, amenant le spectateur à une réflexion globale sur l'homme...

Ce qui m'amuse le plus, dans cette pièce, c'est qu'une fois jouée et vue par le public, elle ne ressemble pas tout à fait à celle que j'ai écrite. Je n'ai pas cherché à introduire des « mots », je ne pensais pas qu'elle serait rive à ce point-là. J'en suis le premier étonné. Le comique naît des évidences énoncées. Les gens rient parce qu'ils découvrent tout à coup ces évidences auxquelles ils n'avaient pas pensé.

— Pensez-vous que l'actualité ait une part dans l'intérêt que suscitera votre pièce ?

— Je le crois. Les événements mondiaux, qu'il s'agisse du réveil de l'Afrique, du racisme aux États-Unis, font certainement que ma pièce répond à des préoccupations dominantes de notre époque.

Pour ce qui est du nazisme, il fut un temps où il était déjà trop éloigné pour être connu des jeunes et encore trop proche pour entrer dans l'histoire. Aujourd'hui ce n'est plus tout à fait le cas. On sent que les générations nouvelles se passionnent pour ce passé toujours brûlant, comme pour les problèmes actuels posés par le racisme.

Dans un avenir prochain, il est à craindre que l'aironnement de la race blanche et des races de couleurs soit très violent, si l'on ne fait pas le nécessaire, sur le plan économique et politique, pour l'éviter. Si les blancs qui dominent encore le monde ne parviennent pas à modifier leurs conceptions et à se comporter véritablement en hommes.

— Votre pièce, sans aucun doute, contribuera à cette prise de conscience indispensable.

— Je le souhaite. Elle fera ce que peut faire une pièce...



Pendant une répétition. De droite à gauche : Emmanuelle RIVA, Jean DESCHAMPS, Roger MOLLIER, Lucien ARNAUD, Jean MARTINELLI (Photo Pic).

tes à travers une architecture théâtrale valable.

Il est facile d'attaquer le racisme. Tout le monde peut le faire. Mais il est infiniment rare de trouver un auteur qui sache le faire sans cesser d'être comique. Or, la pièce est sans cesse comique. Vercors a écrit une œuvre dynamique, où tous les personnages sont construits, pittoresques, une œuvre qui réserve de grands effets scéniques, qui n'ont rien à voir avec la « grande mise en scène », et n'en sont pas moins d'une efficacité extraordinaire.

Il se situe ainsi dans la tradition des meilleurs moralistes, s'il est vrai qu'on peut appeler Molière un moraliste, car le rire joue un rôle éducatif, il purge l'homme de ses préjugés, de ses contraintes...

— Pensez-vous que cette pièce est d'actualité ?

— Ce problème est au premier plan de l'actualité. Et il intéresse tout le monde. Je ne voudrais pas être pessimiste, mais je

ils donnent naissance aux haines raciales. Il faudrait les résoudre avant qu'ils n'aient tourné vers ce malheur...

Si tous les hommes de la terre s'unissaient pour vaincre le cancer, la leucémie et tous nos ennemis véritables, les rivalités qu'on pousse au premier plan deviendraient secondaires...

Maintenant, toutes les lumières, ou presque, se sont éteintes. L'immense salle de Chaillot est plongée dans l'ombre et le silence. Dans un peu plus d'une heure, Georges Wilson, ayant dépouillé le personnage du juge Draper qu'il a tenu l'après-midi, sera, de nouveau, Pavel Fiodorovitch Protskov... Jean Deschamps, lui, à travers les coulisses nus qui mènent à la sortie, continue, subtilement, l'analyse et l'éloge de « Zoo ». Déjà, il prépare la répétition de demain.

Interviews recueillies par Albert LÉVY

L'abbé  
Jean Pihan :

## QU'EST-CE QU'UN HOMME ?

Trois opinions sur la définition de Vercors

Francis COHEN

Rédacteur en Chef de  
"Recherches Internationales  
à la lumière du marxisme"

### « Une question posée pour inquiéter »

J'É suis heureux pour ma part que Vercors ait transposé en œuvre théâtrale son livre de 1952 : « Les animaux dénaturés ».

« Pièce à thèse, dit-il, si j'en crois un récent entretien avec Claude Fleuter... Il ne s'agit de rien de moins que de définir l'homme, même si c'est en le faisant rire (j'espère)... On peut très bien dire des choses presque scolaires sous une forme parfaitement dramatique. »

Vous me demandez comme je réagis, en tant que chrétien, devant le livre. Mon opinion personnelle n'a peut-être pas grande valeur, mais je n'ai pas de difficulté à vous déclarer qu'elle est favorable. J'aimerais préciser : respectueusement, amicalement favorable.

Une fois admis le procédé de la fiction romanesque ou théâtrale pour faire saisir une thèse (procédé cher à Sartre, à Camus, etc...) comment ne pas considérer avec un affectueux respect cette recherche d'une définition de l'homme. Qu'est-ce qu'un homme et où commentent les hommes?

Et comment ne pas se réjouir de voir où sa recherche entraîne l'auteur? Très précisément à dire (je cite ici le récent entretien, et non le livre, mais l'idée est celle du livre) : « Rébellion nécessaire de l'homme : l'animal fait un avec la nature, l'homme fait deux ». D'où le titre même du livre : Les animaux dénaturés. Et j'ai l'impression que le livre, lui, se résume dans cette remarque de Frances, la fiancée du héros de ce drame évoqué par Vercors : « L'humanité n'est pas un état à subir. C'est une dignité à conquérir. Dignité douloureuse. On la conquiert sans doute au prix des larmes. »

Cela ne supprime pas le problème : y a-t-il une ligne à franchir, et où est-elle, à la limite de l'homme et de la bête? Mais ce problème — si on croit devoir le poser dans le cas hypothétique d'un « peuple-frontière » (le fameux missing-link) comme celui du livre — ne faudrait-il pas le poser pour chaque homme? Un personnage de Vercors dit encore : « Combien d'entre nous auraient-ils droit au titre d'homme, s'il fallait qu'ils eussent franchi la ligne sans l'aide de personne? »

Bref, cette recherche émouvante de ce qui constitue la dignité de la personne, le chrétien ne peut que la considérer avec respect. J'ajouterai que si précisément Vercors fait consister cette dignité dans « la capacité réflexive » qui permet à l'homme de se distinguer de la nature au lieu de la subir, nous ne pouvons que nous rencontrer avec lui. Car c'est en cette prise de conscience, en cette capacité de s'opposer, d'être « deux » que réside précisément pour le chrétien la notion d'image de Dieu par quoi la Bible définit l'homme dans la Genèse.

La seule remarque qu'il faut bien faire, c'est que Vercors est moins à son aise quand il essaie de faire interpréter la position chrétienne par tel ou tel de ses personnages, le béatissime Dillighan ou d'autres. Ils m'apparaissent comme trop « ritualistes ». Ils sont prisonniers

d'un « sacramentalisme » quasi magique : « Si l'on ne baptise pas ces « Tropis », ils vont être damnés! » Ou alors, ils ne connaîtront que « le vide horrible des limbes »! Je ne puis, en quelques lignes, montrer en quoi tout cela est non seulement sommaire, mais impuissant à rendre compte de la pensée théologique chrétienne sur ces questions. D'autres questions comme l'insémination artificielle sont également abordées avec des vues un peu trop schématiques. Ce sont là des « à-côtés » de l'œuvre, qui peuvent donner de la pensée chrétienne une idée un peu trop... primitive.

Laissons cet ouvrage dans sa perspective : une question posée. Il est légitime qu'elle le soit. Elle est posée pour inquiéter : tant mieux.

Comme l'écrivait B. Lebovici il y a déjà 12 ans : « Si véritablement il n'y a pas de définition de l'homme, si les hommes ne savent pas ce qu'ils sont et ne s'accordent pas sur ce qu'ils veulent être, des millions d'êtres humains peuvent devenir « tropis » demain. Forcer l'homme à prendre conscience de lui-même pour qu'il prenne soin des autres, c'est la tâche que l'écrivain s'est donnée ici; on n'en voit pas de plus belle. »

Le chrétien croit avoir cette réponse : l'homme est une image de Dieu. Est-ce une raison pour dénier à d'autres le droit de chercher une autre définition, ou de se refuser à chercher avec lui où commence cette image, à la fois dé-naturée et par le fait même : sur-naturelle?

### « L'homme se définit par son activité consciente »

La réflexion à laquelle nous invite Vercors, est passionnante et essentielle : existe-t-il une définition rigoureuse de l'homme qui ne soit pas intuitive, mais scientifique?

Dans l'évolution de la matière, l'homme représente, actuellement, le stade ultime de complication, de diversification. Après la matière inanimée, après la matière vivante, est apparue la matière pensante. La substance vivante ne peut être définie avec les seules notions physico-chimiques s'appliquant aux substances non organiques; il faut faire intervenir des notions nouvelles, biologiques, à savoir l'échange de matières, l'assimilation et la désassimilation. De même, l'homme ne peut être défini par des traits qui lui sont communs avec les autres être vivants. Dans ce sens, Vercors a pleinement raison : il n'y a pas de définition purement zoologique de l'homme.

On pourrait cependant rechercher une ligne de démarcation dans le degré de complexité des liaisons nerveuses de l'encéphale, qui forment l'instrument permettant à l'homme de s'affranchir de la nature par son activité consciente. Mais on s'aperçoit alors que cette complexité est le résultat, historiquement acquis au cours d'innombrables millénaires, de cette activité consciente elle-même. Cercle vicieux? Nullement; mais interaction entre l'anatomique — la structure du corps —, le physiologique — le fonctionnement de l'organisme — et le psychisme, ou activité intellectuelle.

Une analyse plus poussée montre le

rôle de la communication, des échanges entre individus, des signes permettant cet échange, c'est-à-dire le langage. Une nouvelle dimension, la dimension sociale, s'introduit ainsi nécessairement. En sorte que l'homme est un animal parvenu à un certain degré d'évolution, ayant une activité consciente et travaillant en société. Sa définition doit donc impliquer tous ces éléments. Le philosophe intervient ainsi tout naturellement pour rechercher cette définition. Quel agrément quand ce philosophe est, comme Vercors, écrivain de grand talent!

Quel sera donc « le » critère? L'animal subit la nature, l'homme lutte pour la dominer, dit Vercors. Engels écrivait : « L'animal utilise la nature, l'homme la domine. » Idées bien proches. Y a-t-il cependant une nuance entre la conception de l'artiste et celle du théoricien du socialisme (et de ses disciples, les marxistes)?

« Plus les hommes s'éloignent de l'animal, plus leur action sur la nature prend le caractère d'une activité préméditée, méthodique, visant des fins déterminées, connues d'avance », écrit Engels, reprenant une idée chère à Marx. Cette activité, c'est le travail, par lequel l'homme transforme la nature dans son intérêt, « s'oppose » à la nature, dit Vercors, la « refuse », la « nie », disaient certains.

Toutefois, l'homme, tout en s'opposant à la nature, ne cesse pas d'en faire partie. Il n'agit pas par des moyens surnaturels, mais par l'exploitation sans cesse perfectionnée des moyens que la nature lui fournit elle-même, des propriétés de cette nature. L'animal « utilise » la nature telle qu'il la trouve (il mange ses fruits, se bâtit sa demeure avec ses matériaux, etc.), l'homme utilise les lois naturelles, qu'il apprend à connaître, pour transformer la nature. Il la transforme et la transformera sans fin, en se modifiant par voie de conséquence lui-même, en tant que partie intégrante — encore que tout à fait spécifique — de la nature. Autrement dit, les hommes font eux-mêmes leur histoire, alors que les animaux, effectivement, la subissent.

Par conséquent, l'ambiguïté qui pourrait naître quand Vercors fait dire à son juge « l'animal fait un avec la nature; l'homme fait deux », disparaît si l'on remarque que ces deux forment une unité insécable, qu'ils sont la partie et le tout.

C'est sans doute à ce propos que Vercors note une « gêne » chez les communistes, les catholiques et tous les autres (je ne répondrai que pour les premiers, ne pouvant témoigner que pour ce que je suis), devant son idée que le propre de l'homme est la sédition, la rébellion.

Je crois que la quiétude est ce qui sied le moins à un communiste et que sa volonté d'améliorer à l'infini la condition humaine, le voue à la non-quiétude; Vercors peut cesser d'être inquiet à ce sujet. Lorsqu'un communiste commence à accepter l'état de choses atteint à un moment donné, il manque à sa mission. Est-ce à dire qu'il soit un perpétuel « rebelle ». Oui et non. L'évolution est une loi de la nature; la transformation de la nature par l'homme, la domination de la nature par son produit ultime, c'est encore une loi, une propriété de la nature elle-même. La « rébellion » est dans l'ordre des choses. Il en est de même dans l'évolution des sociétés humaines. Toute nouveauté devient rapidement routine et doit être renversée. La lutte contre l'ancienne nouveauté devenue routine et la recherche d'une nouvelle nouveauté supérieure me paraît devoir être la loi de la société future. Précisément la loi — pas au sens de la législation, mais au sens scientifique : la propriété fondamentale, le mode d'existence. Donc, l'homme est à la fois rebelle et non-rebelle; si sa nature est de se rebeller, comme le pense Vercors, il suit sa nature en se rebellant, y compris contre sa nature, et il n'est donc pas rebelle quand il se rebelle. C'est l'unité de ces contraires qui est féconde.

Une dernière remarque. Ces considérations ne résolvent naturellement pas le problème que posent les tropis aux spectateurs de « Zoo ». L'auteur a d'ailleurs pris bien soin qu'on ne puisse pas décider si ses tropis se « rebellent » ou non, s'opposent ou non à la nature. Mais, bien entendu, le problème n'était pas là, et devant des formes de passage, la question de déterminer à partir de quel moment « on a passé » reste toujours un problème de sophistes. L'important est que l'accent soit mis sur l'unité de l'espèce humaine et que cette unité ressorte d'une définition de cette espèce par son humanité même. Et cette humanité provient d'un ensemble d'éléments zoologiques, biologiques, physiologiques, psychologiques et sociaux qui se traduit par l'activité consciente de l'homme.

### Le Professeur Jean WAHL : Présent et avenir

On se pose, après avoir entendu la pièce, des questions importantes sur la définition même de l'homme. Mais, le réel est assez complexe par lui-même pour qu'il ne me semble pas nécessaire d'inventer des possibles. Dès qu'il s'agit d'idées, de concepts, on peut toujours se demander où est le moment dans lequel le concept existe pleinement et comment il est relié au moment précédent. Par exemple, à partir de quel moment cesse-t-on d'être un enfant? A partir de quel moment est-on un homme mûr? etc...

Du reste, Vercors a fait allusion lui-même aux questions semblables que se posaient les Grecs. Il veut sans doute diriger notre attention vers l'importance qu'il y a à préserver l'idée de l'homme, même si cette idée ne sera dans son état achevé que dans l'avenir. C'est ce que dit la phrase qui termine la pièce. Et à cette idée de l'homme à venir, nous participons tous dans le présent.

### Les eaux du Jourdain

(Suite de la page 2)

ses voisins. Le sort des cultivateurs du Ghor, terrasses sèches du fossé du Jourdain en aval du confluent du Yarmouk, en dépend. Mais la mise en valeur des plaines côtières israéliennes et du Neguev et, par suite, la poursuite de l'immigration juive n'en dépend pas moins. Or les Etats arabes du Liban et de Syrie, qui contrôlent les branches supérieures du Jourdain, ceux de Syrie et de Jordanie qui contrôlent les eaux du Yarmouk, peuvent, s'ils y mettent le prix, réaliser les menaces formulées à la récente Conférence du Caire et détourner presque toute l'eau du Jourdain, sous prétexte que cette eau est « arabe », venue de pays arabes.

Ces conflits d'eau ne sont pas seulement pénibles; ils sont absurdes, car un aménagement rationnel de l'ensemble du bassin, la construction de réservoirs permettant d'accumuler l'eau pendant la période des crues hivernales et de la redistribuer pendant l'été, saison où elle est la plus utile, une étude attentive des aires irrigables, de leurs sols, assureraient l'utilisation la meilleure de l'eau

sur les surfaces les plus étendues, les sols les meilleurs, aux prix les plus bas. Le droit international lui-même n'est pas plus respecté que la raison, car nul, en principe, ne peut utiliser l'eau d'un fleuve aux dépens du voisin.

La raison, le droit et la morale exigeraient donc que l'utilisation des eaux du Jourdain, fleuve international, résultât d'un accord international. Mais les conflits politiques, les haines accumulées et entretenues, les divergences d'intérêt sont tels qu'au contraire, des aménagements contradictoires, exécutés à grands frais, compromettent un aménagement d'ensemble qui serait le meilleur moyen de lutter contre l'aridité. Ils sont tels que ces aménagements menacent de provoquer des conflits armés, l'intervention non seulement des Etats riverains du Jourdain, mais aussi des autres Etats arabes, et, par voie de conséquence, des grandes puissances. Souhaitons que la pression des faits et celle de l'opinion de tous les hommes de bon sens et de bonne foi de par le monde permette d'éviter l'irréparable.

Jean DRESCH.

Savoir dormir...

c'est  
savoir vivre!



EN VENTE dans toutes les bonnes  
Maisons de Literie et d'Ameublement  
et les grands Magasins.

COMPAGNIE  
FRANCO-CANAD'ENNE des  
FOURRURES et PELLETERIES

ANCIENS Etablissements

KRZIWKOSKI FRERES

SOCIETE ANONYME FONDÉE EN 1896

TEL. PROVENCE 28-35 et 28-36  
Adresse Télégr.  
KRIWFURS - PARIS

15, RUE DE PARADIS  
ET 16, RUE MARTEL  
PARIS - 10°

## La vie du M. R. A. P.

### Les futurs enseignants et le racisme

Le comité du M.R.A.P. du XVI<sup>e</sup> arrondissement a organisé le mardi 21 janvier, à l'Ecole Normale d'Auteuil, une réunion consacrée au racisme. En présence d'une assistance nombreuse et enthousiaste (120 à 130 futurs enseignants parmi lesquels quelques professeurs), M<sup>e</sup> Schapira a parlé des différentes formes du racisme durant la période hitlérienne (antisémitisme), la guerre d'Algérie (racisme antirabe) et la guerre de sécession (racisme antinoir). Son exposé a suscité ensuite de nombreuses questions dans l'auditoire visiblement très intéressé.

### Conférence sur le racisme à Chartres

Notre ami Roger Maria a fait, le 24 janvier, à Chartres, sous l'égide de l'Union Rationaliste, une conférence sur le racisme.

La soirée était présidée par M. Livory, directeur de l'Ecole Normale d'Instituteurs. Le débat passionnant qui a suivi la conférence a témoigné de l'intérêt de l'assistance pour les problèmes traités. Les journaux et les brochures du M.R.A.P. ont été accueillis avec faveur par tous les participants.

### Matinée antiraciste à Paris (9<sup>e</sup> arrondissement)

Le comité du M.R.A.P. du IX<sup>e</sup> arrondissement a présenté, le dimanche 26 janvier, au « Studio 43 », le film de Lionel Rogosin « Come back Africa ».

M<sup>e</sup> Armand Dymensztajn, membre du Bureau National du M.R.A.P., dans un bref exposé sur le racisme a particulièrement insisté sur la douloureuse situation des noirs d'Afrique du Sud, dont les leaders actuellement jugés pour « haute trahison » à Prétoria, risquent la peine de mort.

Présenté par la critique Samuel Lachize, le film a donné lieu ensuite à un intéressant débat.

Il est à remarquer que l'auditoire comptait de très nombreux jeunes, qui ont pris l'engagement de participer activement à l'action antiraciste.

Nos félicitations aux organisateurs de cette excellente réunion.

### A Nîmes

Nos amis nîmois nous annoncent la constitution du nouveau bureau du comité du M.R.A.P. du Gard. Il comprend : M. Pierre Simon, Mme Jeanne Feillard, Mlle Suzanne Broéder, Mlle Juliette Bourgues, Mme Antoinette Ceccarini et notre très dévouée amie, Mme Gebelin, qui en assure le secrétariat.

### Une conférence à Clermont-Ferrant

Le comité du M.R.A.P. de Clermont-Ferrant organise le 19 février, à la Maison du peuple, à l'occasion de la reprise des cartes d'adhérents, une réunion au cours de laquelle, Madaline Rebérioux, membre du Bureau National du M.R.A.P., assistante à la Faculté des Lettres de Paris, fera un exposé sur le thème « Racisme et antiracisme en 1964 ».

### Nombreuses initiatives dans le Nord

Le comité du Nord du M.R.A.P. annonce une série d'intéressantes réunions et manifestations à venir pour les mois de février et mars :

— Le 17 février, à Valenciennes, une réunion au cours de laquelle aura lieu l'élection du comité de la ville.

— Le 2 mars, à Lille, une conférence de M<sup>e</sup> Marcel Manville, sur les Antilles, qui se tiendra à la Maison des Enseignants, 193, boulevard de la Liberté.

— Et à l'occasion de la sortie du film de Bunuel « La jeune fille », une soirée cinématographique qui sera présentée par M<sup>e</sup> Schapira, le 17 mars à Valenciennes, et par Marie-Magdeleine Carbet, le 18 mars, à Lille, au cinéma « Le Paris ».

### L'action des lycéens

Grâce à l'initiative de trois lycéens des classes de 1<sup>re</sup> et de philosophie, au comité antiraciste a été créé au lycée Jacques Decour et comprend déjà une cinquantaine de membres actifs. Ces trois jeunes militants avaient éveillé l'intérêt de leurs camarades et de quelques-uns de leurs professeurs, à la faveur des représentations du « Vicaire », organisées par le M.R.A.P. : ils avaient reçu 260 demandes de places ! Ensuite ils les ont fait venir à la matinée organisée par le comité du M.R.A.P. du IX<sup>e</sup> arrondissement au cours de laquelle était projeté le film « Come back Africa ». Entre temps, le comité prenait forme et se signalait dernièrement par une distribution de tracts à la porte du Lycée.

# LA CAMPAGNE D'ADHESIONS A BIEN COMMENCE

Avez-vous  
réglé votre  
carte 1964?

EN ce début d'année, chaque courrier nous apporte en grand nombre les adhésions d'antiracistes qui entendent, par leur geste, concrétiser leur soutien à notre Mouvement. La campagne des Cartes 1964 dépasse nettement en succès, les précédentes.

Des lettres qui accompagnent le versement des cotisations, se dégage un puissant courant de sympathie, témoigne du rayonnement, on pourrait dire : de la popularité du M.R.A.P. Car ces lettres proviennent de toute la France, d'hommes et de femmes appartenant aux professions, aux milieux, aux courants de pensée les plus divers. Et les mots chaleureux qu'elles contiennent, nous vont droit au cœur.

Nous ne pouvons citer tous ces amis nouveaux ou anciens, connus ou inconnus, qui nous apportent quotidiennement leur appui moral et matériel. Des parlementaires comme le Chanoine Kir, Mme Thomé-Patenotre, Fernand Grenier, Raoul Bleuse, Maurice Lenormand, aux écrivains comme Maurice Druon, Robert Merle, Anna Langfus, Jean-Marie Domenach, Jacques Nantet, Alfred Kern, Jacques Madaule, Henriette Psichari, Alioune Diop, Jean-Jacques Bernard, Auguste Lebreton, aux artistes et cinéastes comme Fernand Gravey, Tino Rossi, François Darbon, Alain Renaud, Jean Rouch ; des responsables de syndicats C.G.T., C.F.T.C., F.O. ou de l'Education Nationale, aux prêtres et représentants des différentes confessions, des magistrats aux savants et aux professeurs, c'est un brillant arçopage de personnalités aux noms prestigieux qui

s'associe, une fois encore, à la noble cause que nous défendons.

Mais non moins encourageants et efficaces sont les milliers d'envois allant de quelques modestes pièces à plusieurs centaines de francs qui proviennent d'ouvriers et de commerçants, d'artisans, d'industriels d'ingénieurs et de techniciens, d'enseignants et étudiants, d'employés, de fonctionnaires, d'avocats, de chercheurs, de retraités, de ménagères... On ne se lasse pas de parcourir les talens de cartes reçus qui donnent l'image d'un peuple multiple dans ses activités comme dans ses origines, un peuple généreux et confiant.

Cette image c'est aussi celle du M.R.A.P., le reflet d'une tradition antiraciste profondément ancrée chez nous et qui s'exprime avec force à travers notre Mouvement. Et il faudrait citer encore le dévouement de nos comités, tels celui de Lille, qui a recueilli en quelques semaines un nombre record d'adhésions et d'abonnements ; celui de l'Ecole Normale Supérieure de Fontenay-aux-Roses avec 44 adhésions ; et aussi les nouveaux adhérents de partout qui nous demandent à leur tour des cartes pour les placer autour d'eux ; ou bien ces collectes faites spontanément parmi le personnel d'une école à Strasbourg, d'une administration à Paris, etc...

Est-ce à dire que, désormais, les finances du M.R.A.P. se trouvent définitivement assurées, que nous disposons de tous les fonds indispensables pour développer notre action selon les exigences de l'heure ? Ceux qui savent, ceux qui compteront ce que représentent, non

seulement d'action désintéressée mais aussi d'effort financier, la publication d'un journal comme celui-ci, l'édition d'un tract ou d'une affiche, l'organisation d'une conférence ou d'un meeting, ceux-là comprendront que nos difficultés matérielles soient chroniques et nos collectes permanents.

Le renforcement du M.R.A.P., les manifestations prévues pour le 15<sup>e</sup> anniversaire du Mouvement qui doivent permettre d'étendre davantage l'influence et la portée de nos idées ; les multiples aspects de la lutte contre les préjugés et les haines racistes, que nous menons avec persévérance et vigueur, tout cela suppose des moyens sans cesse accrus. Ces moyens dépendent des antiracistes et d'eux seuls, c'est-à-dire de vous, de nous tous.

Vous qui approuvez notre Mouvement, si vous n'avez pas encore réglé votre carte 1964, hâtez-vous donc de nous envoyer votre contribution, en tenant compte de l'ampleur de nos tâches dont la réalisation s'avère si nécessaire aujourd'hui. Mieux encore : invitez aussi à rejoindre nos rangs d'autres sympathisants à notre cause. Ils ne manquent pas dans votre entourage, et, soyez-en assurés, ils vous seront reconnaissants de les avoir informés de notre action.

Il nous reste beaucoup à faire. Mais fort heureusement, les antiracistes sont légion en France. A nous de les rassembler autour du M.R.A.P.

Julien AUBART.

Trésorier du M.R.A.P.

## Dans notre courrier...

### AUSCHWITZ C'EST ENCORE AUJOURD'HUI

Un de vos correspondants (M. Jean Houscade, de Bordeaux), parlant de la pièce *Le Vicaire*, dit qu'elle soulève de « vieilles rancunes, de vieilles histoires heureusement oubliées ». C'est ce petit bout de phrase sur lequel je voudrais revenir, sans polémiquer sur *Le Vicaire* — que j'ai vu et beaucoup apprécié — ni avec M. Houscade, qui n'a peut-être voulu parler que des problèmes de la pièce.

Je voudrais, qu'à propos du procès de Francfort, il soit fait un dossier et apporté des témoignages et divulgué dans la presse la preuve que ce ne sont pas de vieilles histoires. On a déjà dit beaucoup de choses sur les camps de concentration ; on n'aura d'ailleurs jamais fini de tout dire, car il y a eu beaucoup de millions de déportés et beaucoup de S.S. et l'on sait que la livraison des premiers aux seconds a donné une tragédie d'une immensité et d'une multiplicité telles que l'on n'en pourra jamais connaître toutes les scènes. Les nazis ont essayé d'effacer les traces de leurs crimes en massacrant les déportés et en brûlant les archives. Mais il y a les survivants.

En 1945, à Hiroshima et Nagasaki furent lancées deux bombes atomiques, et aujourd'hui, quand on a un tout petit peu le désir d'être informé, on sait que ces bombes font encore mourir, et même font mourir les enfants qui n'étaient pas nés en août 1945, et on sait aussi quelles souffrances précèdent la mort atomique. Ceux qui meurent aujourd'hui, les contemporains de la bombe et les enfants sont aussi des survivants, et fort justement, on évoque le martyre physique et moral de ces hommes, depuis cet été-là...

...En ce qui concerne les survivants de la déportation, je crois que l'on a dit trop peu de choses sur leur vie depuis leur libération, et sur les familles de disparus. Je sais bien qu'il est difficile à un homme d'étaler ses souffrances sans cesse, et de les jeter à la tête de tout un chacun. Et sans doute les déportés ont-ils de

la peine à évoquer tout haut, avec des mots impuissants, les horreurs qu'ils ont subies. Mais il serait bon de faire savoir à ceux qui pensent que, Auschwitz c'est de l'histoire ancienne, ou à ceux qui ne pensent rien, ce qu'a pu être la vie d'un déporté depuis le printemps de la Libération. Il y a eu la tragédie de la déportation, mais il y a la tragédie quotidienne depuis le retour. Certains médecins se sont consacrés à la pathologie des déportés, et il serait intéressant de publier, ailleurs que dans les revues médicales spécialisées, les observations qu'ils ont faites. Il serait instructif de demander aux autres médecins les remarques qu'ils ont pu faire lorsqu'ils ont traité un rescapé. En l'on pourrait, sans doute, faire savoir que les coups de bâton, les morsures des chiens, l'hyper-sous-alimentation, les commandos de travail, certaines expérimentations médicales, les maladies dans le monde concentrationnaire, font toujours souffrir le corps, chaque jour, chaque nuit, sans répit, vingt ans après. Des psychologues ont étudié les conséquences morales et psychiques de la détention. Il serait sans doute utile de connaître à quoi peuvent ressembler les rêves d'un ancien déporté et de quelles images sont remplies ses insomnies. Quelles scènes et quelles idées viennent à l'esprit d'une femme déportée qui ne peut avoir d'enfant, lorsqu'elle voit une mère portant son bébé ? A quels enfants pense-t-elle lorsqu'elle voit une sortie d'école ?

J'ai eu l'occasion de visiter le camp d'Auschwitz et j'ai vu — entre autres — la pièce où étaient rassemblées les chaussures d'enfants. Un rideau rouge obturait la fenêtre et le soleil semblait verser du sang sur ces souliers. Il y a quinze ans que j'ai vu le camp. J'en suis toujours bouleversée, et je n'étais qu'une visiteuse (qui cherchait, à tout hasard, sur les étiquettes des valises, le nom de son père). Mais quelles obsessions hantent les yeux et l'esprit de ceux qui ont vécu dans ce camp ? A quelles cendres sont mêlées les joies les plus rares des rescapés, aujourd'hui encore ?

On dit que les morts restent vivants dans le cœur, c'est bien la seule place ; mais le vide

est un trou insondable qui ne sera jamais comblé. Tous ces enfants, partis en fumée et en savon, quels artistes et quels savants auraient-ils pu être aujourd'hui ?

...Et quelle fut la vie, et quel est le comportement des enfants qui se sont retrouvés, errant de cachette en cachette, quand leurs parents étaient à Auschwitz, et après la Libération, sans parents, sans tendresse maternelle, sans la chaleur du foyer.

Quelle est la vie des veuves restées seules ? Combien de fois, ma mère, fort discrètement, m'a-t-elle dit avoir rêvé du retour de mon père.

Puisque les vingt-deux prévenus de Francfort ont oublié et nient le passé, il serait peut-être bon de leur rappeler ce passé et aussi le présent qui en découle. Il faut que l'opinion soit avertie des charniers, mais aussi de l'enfer que chaque déporté porte encore en lui. Lorsqu'il y a un procès d'accident automobile, on tient compte du dommage physique et aussi du préjudice moral. Il y a des hommes condamnés pour injures et menaces et leurs victimes indemnisées. De quelle injure à leur dignité d'homme, perpétuelle et fondamentale, et de quelle menace permanente, les déportés, vingt ans après, ne sont-ils pas, toujours, les victimes. Et s'ils ont touché une indemnité, ô combien dérisoire, pour le dommage subi, l'offense n'a pas été punie. Auschwitz, ce n'était pas seulement il y a vingt ans, c'est encore aujourd'hui. Ce n'est pas seulement le bilan clos d'un passé révolu. Le procès d'Auschwitz, ce ne peut être seulement le *requiem* pour quatre millions de morts, car il y a encore les vivants (...).

...Même si cela est évident, je crois qu'il est bon de le dire, et je voudrais en profiter pour exprimer mon accord avec tout ce qui est fait, si utilement, par le M.R.A.P., et *Droit et Liberté*.

Mme SAKTREGER,  
Paris (XIX<sup>e</sup>).

### SUR LA NOUVELLE CALEDONIE

Dans votre dernier numéro, M. Maurice Lambert fait état de l'inquiétude des Mélanésiens à la suite de ma deman-

de d'une réforme agraire en Nouvelle-Calédonie.

Comme vos lecteurs pourront s'en rendre compte en se référant à mon rapport au nom de la Commission des Finances, publié sous le n<sup>o</sup> 568, le 9 octobre 1963, j'ai demandé une réforme agraire en signalant, page 34, que 53 propriétaires disposaient de 1.000 à 20.000 hectares, soit 46,6 % des terres appropriées, et qu'un propriétaire dispose de 32.669 ha, soit 9,8 % du sol approprié.

Les propriétaires en question ne sont pas des Mélanésiens ; les réserves autochtones s'élèvent à 341.000 ha.

Veuillez agréer...

Pierre BAS,  
Député de Paris.

### UNE PRECISION

Je reçois à l'instant votre journal et je m'empresse d'ajouter une précision à ma lettre que vous avez reproduite sous le titre « Un témoignage ». Cette précision est assez importante, car on m'a fait une réflexion à ce sujet.

Quand j'ai déconseillé à l'envoyé du rabbin Joseph Bloch de faire des démarches en faveur du rabbin Elie, son fils, ce dernier était à Drancy. L'adjutant Hipp, de la Gestapo, qui régnait sur le camp de la route de Limoges à Poitiers et qui avait fait arrêter Elie Bloch, cherchait à savoir ce qu'il devenait. On cherchait alors à le camoufler à Drancy. C'est dans ces conditions que j'ai déconseillé une intervention de l'Evêque de Clermont, Mgr. Piguet, en faveur du rabbin Elie Bloch. Elle n'aurait eu d'autre effet que de signaler de façon précise sa présence, et elle aurait hâté son départ pour la déportation.

Il est bien évident que si, par contre, une démarche avait pu être tentée pour améliorer de quelque façon la situation du rabbin Bloch, j'aurais fait moi-même l'impossible.

Comme vous le voyez, il était nécessaire que j'apporte cette rectification.

Je vous redis ma très cordiale sympathie.

J. FLEURY, s.j.  
Aumônier National  
des Gitans.

**A L'HOTEL MODERNE  
sous l'égide du MRAP**

# UN PASSIONNANT DEBAT

Le mardi 28 janvier, dès 20 heures, la grande salle de l'Hôtel Moderne commençait à se remplir : encore une fois, la force d'attraction des problèmes suscités par « Le Vicaire » se vérifiait. Il n'est pas de pièce de théâtre qui ait autant éveillé l'intérêt de l'opinion publique. Bien sûr, l'agitation créée par quelques tribuns fascistes a fait profiter la pièce d'un regain de publicité au grand dam des lanceurs de boules pointues qui espéraient la faire interdire. Mais il est normal que la foule se sente concernée par une œuvre qui soulève des problèmes aussi importants que celui de la responsabilité collective, de l'influence d'une haute autorité morale, politique et spirituelle, du choix entre la conscience individuelle et la raison d'Etat.

Pour ce débat organisé par le M.R.A.P. et le Club Amitié, l'auditoire était jeune, ce qui est à souligner, car des œuvres comme « Le Vicaire » doivent, surtout pour la jeunesse, apporter le témoignage d'une époque passée mais toujours douloureuse et que tout homme se doit de bien connaître.

Un public digne, attentif, captivé, a applaudi avec ardeur les divers orateurs qui, parlant avec mesure et émotion, ont su éviter toute passion excessive dans leurs démonstrations et faire de cette soirée, en dépit des divergences, une soirée d'union et de fraternité humaine.

## Le Président Pierre PARAF : « Une soirée de fidélité et d'union ».

Le Président Pierre Paraf ouvre la soirée en soulignant l'intérêt, l'émotion suscités par *Le Vicaire*, et attestés par le public nombreux et de qualité. « Il convenait, dit-il, que le M.R.A.P. assurât l'initiative assumant la responsabilité d'un tel débat par respect pour tous ceux qui lui font confiance. »

Dans quel esprit doit se dérouler la soirée ? « Ce qu'elle ne sera pas, ce qu'elle ne doit être à aucun prix, c'est une soirée de division, affirme Pierre Paraf. Nous sommes ici, les uns et les autres, des fervents partisans de l'amitié judéo-chrétienne. Nous croyons que chrétiens et israélites, musulmans, bouddhistes, francs-maçons, athées doivent suivre ensemble la route du progrès et de la fraternité humaine, en dépit de toutes les divergences religieuses, philosophiques ou politiques... En mon nom personnel et comme président du M.R.A.P., j'ajoute que cette soirée ne doit pas être non plus une sorte de procès de l'Eglise. » Et il évoque les preuves de courage données sous l'occupation par tant de catholiques, soulignant que, d'autre part, les protestants et les juifs avaient aussi leurs « trembleurs » et leurs « prudents ».

Il souhaite que cette soirée soit « une soirée de fidélité, de méditation devant un cas de conscience qui peut, à nouveau, se poser. Une soirée d'engagement pour maintenir entre nous l'unité, condition de notre victoire commune. »

## Charles PALANT : « L'enfer d'Auschwitz ».

Charles Palant, Secrétaire Général du M.R.A.P., ancien déporté d'Auschwitz, préside les débats :

« A Auschwitz, dit-il, 4 millions et demi d'êtres humains ont été exterminés... Ce crime, qui a duré trois ans, a été commis en plein XX<sup>e</sup> siècle, au cœur de l'Europe civilisée. Ce crime a été conçu et réalisé par des monstres, mais n'est-ce pas la honte de toutes les femmes et de tous les hommes que, pendant ces années, on ait pu, dans toutes les villes d'Europe, rafler, arrêter, enfermer, parquer, achever, exterminer, récupérer sur cette matière première sans précédent, les dents, les cheveux, la graisse... L'innocence par rapport à un tel crime ne se rachète que dans une recherche incessante de la vérité, des responsables et des coupables ; et si nous ne pouvons plus rien pour ceux que nous pleurons encore, nous avons, à l'égard de ceux qui vivront après nous, l'immense responsabilité de mettre à jamais l'humanité à l'abri de tels crimes. »

Et, à la demande de Charles Palant,

l'assistance observe une minute de silence en hommage à toutes les victimes du nazisme, juifs et non juifs.

## Jacques NANTET : « La révision était nécessaire, mais est-elle opportune ? »

L'écrivain catholique Jacques Nantet déclare qu'il se sent, ce soir, « directement concerné et probablement en contradiction avec les réactions d'un certain nombre de participants ».

S'il a de nombreuses objections à faire au *Vicaire*, il tient d'abord à souligner les côtés positifs de l'œuvre : « J'ai lu attentivement la version française du *Vicaire*, parue aux Editions du Seuil, et plus particulièrement les « éclaircissements historiques » qui l'accompagnaient... C'est un élément positif qu'hier en Allemagne, en Angleterre ; aujourd'hui en Autriche, en France, cette pièce ait été représentée et qu'à un large public l'occasion ait été donnée d'entendre rappeler ces atrocités proprement incroyables... Il faut que les

le milieu catholique libéral auquel j'appartiens, les silences de Pie XII ont été l'objet d'une grande inquiétude. Je le dis avec simplicité et sincérité, avec respect pour mon Eglise et pour d'autres aspects de la mémoire de Pie XII, dont les silences ont pesé et pèsent encore sur bien des consciences. »

« Mais, ajoute Jacques Nantet, c'est le vice-président de l'Amitié Judéo-Chrétienne qui intervient et qui se demande : était-il opportun de faire jouer les ressentiments, certes légitimes, et un anticléricalisme latent ? Non. Etait-il utile et efficace, pour une si juste cause, de faire jouer ce ressort-là ? »



Quelques vues de la salle pendant le débat.

ques Nantet, que « certains passages de la pièce n'apparaissent aux consciences catholiques comme des attaques caricaturales et anticléricales », puis, faisant part de son expérience personnelle, il souligne combien il est difficile « de prendre une position radicale et publique, celle-là même que Pie XII, sollicité, n'a pas prise ». Il dit toutefois combien la pièce l'a bouleversé : « Personne ne se sent innocent après avoir vu *Le Vicaire*. »

## Jacqueline MARCHAND : « Un chrétien et un jeune ».

Mlle Jacqueline Marchand, de l'Union Rationaliste, intervient dans la salle. Elle déclare « ne pas être étonnée de l'attitude



C'était jour de relâche... Mme Françoise Spira, directrice de l'Athénée, était venue avec le metteur en scène François Darbon et plusieurs autres acteurs : Pierre Tabard (à droite), Jacques Rispal, Jean Muselli (au second rang).

hommes se souviennent et qu'ils restent vigilants. »

« J'en arrive maintenant, poursuit Jacques Nantet, à un second aspect, pour moi le plus pénible à dire. Dans certains milieux catholiques, et particulièrement dans

salut du Club Amitié, qui groupe de jeunes antiracistes de Paris, et qui, par sa voix, affirme la nécessité d'une pièce comme *Le Vicaire*, pour l'éducation de la jeunesse.

## Gilbert BADIA : « La vérité historique ».

L'historien Gilbert Badia, auteur d'un livre sur l'histoire de l'Allemagne contemporaine, intervient dans le débat pour souligner « la vérité historique des événements que *Le Vicaire* porte à la scène ».

Premier point : « Le rôle de la hiérarchie catholique dans le soutien de Hitler ». Gilbert Badia évoque les faits qui attestent « non seulement la réalité de ce soutien, mais son importance décisive ». Il cite, en particulier, le Concordat « qui, avait déclaré Hitler, nous sera très utile dans notre lutte sans merci contre le judaïsme international, et qu'il signa avec le Vatican, le 20 juillet 1935 ». Ou encore l'attitude favorable de la hiérarchie catholique lors de l'Anschluss (annexion de l'Autriche). Enfin, le rôle du Parti Catholique, le Zentrum, qui apporta un appui irremplaçable à Hitler.

En second lieu, Gilbert Badia montre avec quelle vigueur la pièce dénonce la responsabilité écrasante des nazis allemands qui ont soutenu le nazisme pour faciliter le réarmement, et renforcer leur domination économique, et qui ont tiré

## Une lettre de l'abbé Jean TOULAT

Ne pouvant être présent à Paris pour le débat, l'abbé Jean Toulat, auteur de « Juifs mes frères », a fait parvenir son point de vue en ces termes :

« Prêtre et ami du peuple d'Israël, comment ne regretterais-je pas, le premier, que, devant un crime inouï, la plus haute des autorités morales n'ait pas, comme Saliège, crié son indignation ?

« Sur la pièce « *Le Vicaire* » je ne me sens pas le droit de porter un jugement tant que je n'aurai pas vu personnellement cette œuvre, car je me méfie des commentaires, parfois passionnés, qu'elle suscite et plus encore des attaques personnelles que certains croient pouvoir formuler contre l'auteur.

« Pie XII a-t-il commis une erreur grave ? C'est aux historiens à trancher. Dans « *Juifs, mes frères* », j'ai seulement essayé de montrer que le demi-silence auquel finalement, Pie XII s'est résolu, lui était inspiré, non par la lâcheté, mais par la crainte, justifiée ou non, de déclencher, par représailles, d'autres calamités et de ne pouvoir continuer son action secourable. Il a pu se tromper. Du moins a-t-il agi selon sa conscience « pour autant que nous puissions le voir » disait-il dans une lettre adressée à l'évêque de Berlin et que j'ai citée dans un article du « Monde ».

« Le drame de conscience de Pie XII semble confirmé par une correspondante, Mme Azam, écrivain, qui a des raisons très particulières d'aimer Israël. Elle m'écrit : « J'ai entendu le Pape Pie XII me dire exactement ces mots (en 1949) : « Le malheur des Juifs, je ne m'en consolerais jamais. »

## Messages et excuses

Nous avons reconnu, entre autres, dans la salle, M. Gaston Kahn, secrétaire général de l'Alliance Israélite Universelle, ainsi que le Pasteur Lochar. En raison de l'heure tardive, la parole n'a pu être donnée à plusieurs personnes qui l'avaient demandée : les organisateurs les prient de bien vouloir les en excuser.

De nombreuses personnalités avaient envoyé au M.R.A.P., des lettres et messages disant leur regret de ne pouvoir participer à la soirée :

MM. Diomède Catroux, et Paul Cermolace, députés ; André Armengaud, sénateur ; Daniel Mayer, président de la Ligue des Droits de l'Homme ; Jacques Mitterrand ; MM. Gabriel Marcel, de l'Institut ; Wladimir d'Ormesson, de l'Académie Française ; Rémy Roure ; le R.P. Marlé, l'abbé André Laurentin ; les historiens Henri Michel et Olga Wormser ; les professeurs Alfred Kastler, André Hauriou, Ernest Kahane, Paul Chauchard ; M. Gilbert Mury ; Mme Marie-Elisa Nordmann-Cohen, présidente de l'Amicale d'Auschwitz ; M. Charles Lederman, président de l'Union des Juifs pour la Résistance et l'Entraide ; M. Jean-Jacques de Félice ;

L'écrivain Anna Langfus ; Mlle Renée Saurel, des « Lettres Françaises » ; M. Jacques Lemarchand, du « Figaro Littéraire ».

# SUR "LE VICAIRE"

de Pie XII, prisonnier de l'appareil du Saint-Siège, prêt à tout accepter par anti-communisme et sympathisant avec l'Allemagne, où il avait fait sa carrière ».

Elle voit un élément positif dans le fait que cette pièce ait été écrite par un chrétien et par un jeune.

Elle estime que « les chrétiens, les catholiques, loin de contester l'opportunité d'une telle représentation, devraient être contents de voir que l'on essaie de lever certaines hypothèques : celle du silence de Pie XII en est une très lourde ».

Elle souhaite que beaucoup de specta-

serait scandaleux, en 1964, de « battre notre coulpe sur la poitrine de Pie XII ». Il souhaite que ce retour vers le passé soit conçu uniquement comme un enseignement pour le présent et l'avenir : « L'homme continue d'être piétiné par l'homme, 2 milliards d'hommes, des jaunes, des noirs, des gens de couleur manquent de pain, sont humiliés. Nous ne devons pas rester inactifs. »

**Roger MARIA :** « Il y a eu d'autres résistants ».

Notre ami Roger Maria formule deux réserves. « D'abord, observe-t-il, il y a, dans l'œuvre de Hochhut, une tendance à attribuer la culpabilité des massacres à l'Homme, avec un grand H, d'une façon abstraite. Nous ne pouvons l'accepter. Parmi les Allemands, parmi les chrétiens, il y a eu, certes, des coupables, mais il y a eu aussi des résistants, des patriotes qu'on ne saurait assimiler aux collaborateurs et aux lâches. Il y a eu aussi des résistants juifs. »

D'autre part, il estime qu'en ne présentant comme résistants que deux chrétiens, la pièce écarte fâcheusement les marxistes, les libéraux et tous les autres opposants au nazisme, dont le rôle a été au moins aussi important.

Il voit dans cette œuvre, d'autre part, une « explication enfin juste, sans concession, des mécanismes mentaux de divers types de nazis », et juge utile pour tous, y compris pour les catholiques, la mise au point historique à laquelle elle procède.

Dans la salle, M. Raymond LIPA formule « les souhaits les plus ardents pour le développement de l'amitié judéo-chrétienne », soulignant que celle-ci ne

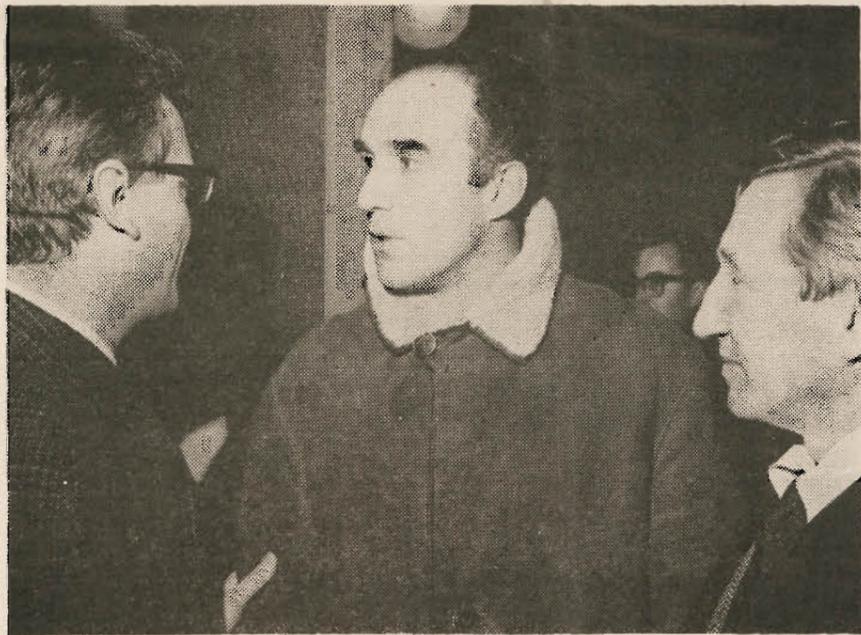


Jacques Nantet pendant son intervention. On reconnaît, à la tribune, Charles Palant et Gilbert Badia.

teurs voient cette pièce « poignante et capable de nous toucher tous ».

**Jorge SEMPRUN :** « L'antisémitisme, problème actuel ».

Jorge Semprun, l'adaptateur de la pièce, ancien déporté, répond à Jacques Nantet, en indiquant que dans la version française de la pièce, toutes les interventions



A la sortie Jorge Semprun (à gauche) et François Darbon (à droite) retrouvent Michel Piccoli, qui avait tenu à venir après son émission télévisée. (Photo E. Kagan)

de Gerstein tendant à amenuiser la responsabilité de l'Allemagne, ont été supprimées, pour mieux amener cette déclaration du héros : « De toute façon, la responsabilité principale incombe à l'Allemagne ».

Jorge Semprun insiste sur l'actualité de l'antisémitisme et fait état des lettres reçues à l'Athénée, qui nient l'existence des fours crématoires, contestent le chiffre des victimes et reprennent des slogans nazis. « Moi qui ne suis pas chrétien, conclut-il, je crois qu'il est très utile qu'un chrétien pose ce problème-là, étant donné les responsabilités séculaires des Eglises dans la formation de l'antisémitisme. Il est utile aussi que tous les hommes y réfléchissent ».

**Le pasteur DUCROS :** « La présence de l'Eglise au monde ».

Dans une brève intervention, le pasteur Ducros évoque un problème posé à l'arrière-plan de la pièce : « La présence de l'Eglise au monde, dit-il, doit se débarrasser de tout appareil politique, diplomatique, en un mot temporel. L'Eglise de Jésus-Christ ne doit pas être une puissance qui traite avec d'autres puissances. Ses moyens d'action doivent être purement d'ordre moral et spirituel. »

Une autre personne, dans la salle, M. Didier Blondeau, fait remarquer qu'il

peut se développer que dans la clarté et par la rupture avec les erreurs du passé.

(Suite page 13.)

# Le procès des bourreaux d'Auschwitz

Le procès de Francfort se traîne depuis bientôt deux mois ; d'interrogatoires en interrogatoires, on n'enregistre que des dérobades, des dénégations : les accusés, vingt-deux anciens bourreaux d'Auschwitz, n'ont rien vu, rien entendu, rien fait. Mulka, l'adjoint du commandant du camp, ignore les chambres à gaz et les enfants qui mourraient de faim. Hoecker, adjoint d'un autre commandant du camp, veut bien admettre qu'à Auschwitz, on « sévisait » contre les Polonais et les Russes, et peut-être contre quelques juifs, « mais c'étaient des juifs, Monsieur le Président, s'empresse-t-il d'ajouter, je n'ai jamais frappé un aryen ».

Hofmann, successeur de Hoess à la tête du camp, s'attendrit sur les Tziganes : « C'était injustifiable de la part de Hoess d'avoir entassé les gens dans les baraques. » Il prétend à la bonté, à la bienfaisance : « J'avais fait installer des terrains de jeux pour les enfants ». Ces enfants qu'il faisait assassiner. Victor Capestus, chef de pharmacie du camp, qui avait choisi 1.200 enfants destinés à être « liquidés » par le gaz Cyclon B, éclate en sanglots, en déclarant que la responsabilité « du taux de la mortalité » devait être imputée aux Anglo-Américains, qui n'avaient pas tiré les désinfectants à temps. Et puis, il y a aussi cet accusé qui faisait des piqûres de phénol en plein cœur ; cet autre responsable de certaines sélections ; cet autre encore, qui tuait les détenus à coups de botte sur la gorge...

**Armand LANOUX**  
Prix Goncourt :

« Une tragédie incomplète mais nécessaire »

M. Armand Lanoux, Prix Goncourt, nous a fait, à propos du procès de Francfort, la déclaration suivante :

J'ai suivi, par les journaux, le déroulement du procès. Au travers des réticences des accusés, de quelques aveux isolés, arrachés, de leurs contradictions, de leurs silences surtout, une espèce de photographie en négatif du nazisme apparaissait.

Ce procès est bien tardif, et il y a certes quelque chose de gênant pour l'esprit que de voir demander des comptes à des hommes, vingt ans après les faits pour lesquels ils sont poursuivis. Il est très grave que ce procès ait lieu si tard. Mais il valait encore mieux qu'il soit fait dans ces conditions que totalement oublié. Le temps a passé. Les êtres ont évolué, les situations historiques aussi ; il n'en reste pas moins le souvenir d'une horreur qui fascine les victimes, les témoins, les fils des témoins et jusqu'aux accusés eux-mêmes.

C'est une tragédie qui vient de se dérouler dans les ombres d'une salle de justice, tragédie incomplète mais nécessaire, et l'image qu'elle donne de la criminalité totale du nazisme éclate dans le muet désaveu que les coupables se portent à eux-mêmes.

## Plusieurs criminels nazis démasqués à Bonn

P OUR 22 assassins d'Auschwitz jugés à Francfort, pour un Eichmann châtié, combien de bourreaux, chefs et subalternes, vivent librement en Allemagne et dans d'autres pays ? Les récents scandales qui viennent d'éclater à Bonn montrent qu'après l'éviction de Globke et d'Oberländer, il y a encore bien des criminels hitlériens dans les organismes officiels de la République Fédérale Allemande.

Il y a quinze jours, le chancelier Erhard a été obligé de suspendre de ses fonctions, le ministre des Réfugiés, Hans Krueger.

Lorsque Krueger devint membre du cabinet de M. Erhard, les autorités Est-Allemandes, avertirent le chancelier du passé de son nouveau collaborateur, et après quelque temps, n'obtenant pas de réponse, publièrent des documents accusateurs.

Hans Krueger est un vieux nazi. Le 9 novembre 1923 (il a 20 ans), il participe, à Munich, avec Hitler, Goering et Streicher, à la marche sur la « Feldherrnhalle ». En 1943, il adhère officiellement au parti nazi et devient un des chefs du parti en Pologne occupée où il est très apprécié de ses supérieurs. Le 19 juillet 1940, le président du tribunal de Stargard, dans l'ancienne province de Poméranie, lui décerne un certificat de bonne conduite : « Krueger est un national-socialiste convaincu, il a été ici très actif dans son travail pour le parti. »

D'octobre 1939 à juin 1943, il dirige particulièrement l'organisation locale nazie, à Chojnice (Konitz en allemand) : il serait responsable du massacre de 2.000 habitants de cette ville, abattus dans un ravin.

Une enquête a été ouverte : Hans Krueger commença par nier les faits. Mais, après la publication de documents photocopiés, il reconnaît avoir été nommé au tribunal spécial de Chojnice. Il dit ne

se souvenir de rien, d'aucune condamnation à mort, déclarant à un journal allemand : « Vous savez, une condamnation à mort, cela fait partie du travail normal d'un juge. »

Hans Krueger est membre du parti chrétien-démocrate (C.D.U.), le parti de l'ex-chancelier Adenauer et du chancelier Erhard.

Trois jours après cette démission, un haut fonctionnaire de la police de Bonn, le responsable de la sécurité du chancelier Erhard, Ewald Peters, était trouvé pendu dans sa cellule, alors qu'il venait d'être arrêté pour crimes de guerre. Il était accusé d'avoir appartenu au « Groupe de Mission C » (Einsatzgruppe C), pendant la guerre et, à ce titre, aurait participé à des exécutions massives de juifs dans le sud de l'Union Soviétique.

On aurait aimé entendre Ewald Peters parler de ses « activités ». Mais combien plus révélateur devait être l'interrogatoire du Dr Heyde, qui déclarait, en août 1961 : « Si je commence à parler, il y aura quelques chaires de Faculté de médecine qui sauteront en Allemagne Occidentale. » Mais le Dr Heyde, qui devait incessamment comparaître devant un tribunal Ouest-Allemand, a été retrouvé « pendu » dans sa cellule. Il avait organisé l'assassinat de 100.000 malades mentaux et de juifs.

Son coaccusé, Friedrich Tillmann, s'était tué la veille en se précipitant du huitième étage d'un immeuble de Cologne.

Cette vague de « suicides » est pour le moins suspecte.

Autre scandale : celui du secrétaire d'Etat de Bonn, Franz Thedieck, successeur de Globke. Le Dr Erhard a préféré prendre les devants et, avant que le scandale ne s'ébruite, il a mis « à la retraite » ce personnage un peu trop voyant.

Thedieck fut, durant la guerre, l'un des dirigeants de l'administration militaire hitlérienne en Belgique. Il est responsable d'un certain nombre d'atrocités commises dans ce pays.

Commentant ces faits, le journal américain *New York Times*, écrit : « Que ces anciens criminels nazis puissent ouvertement se promener en liberté, est déjà répréhensible. Mais que quelques-uns d'entre eux puissent faire leur chemin jusqu'à tenir des postes importants dans le gouvernement, est absolument intolérable. »

Il faut que tous ces complices d'Hitler répondent de leur sanglant passé.

Marguerite KAGAN.

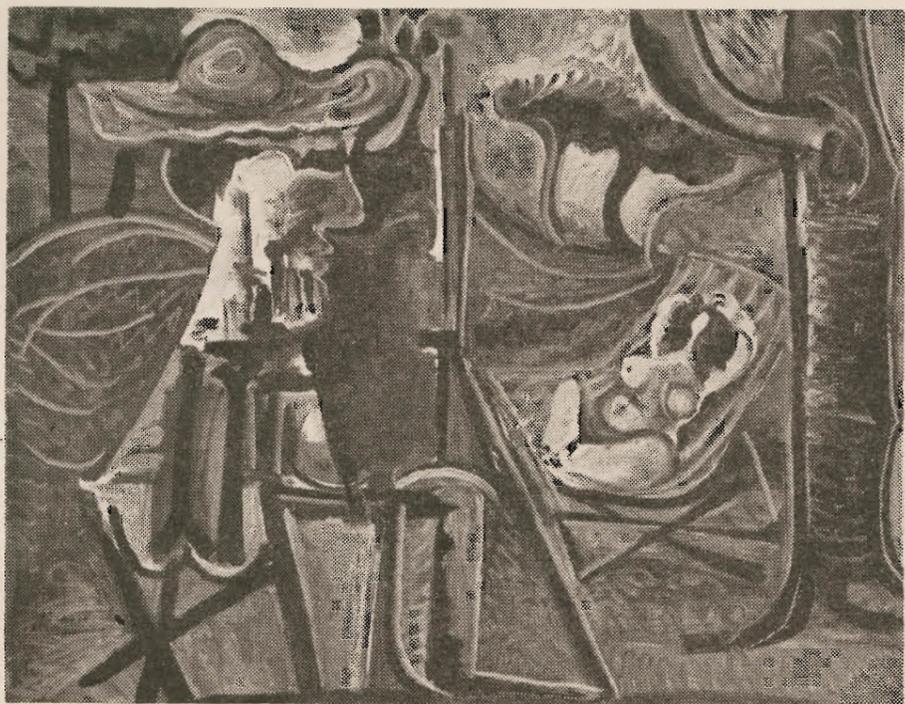
## Tous les prétextes leur sont bons...

Le lendemain du débat organisé par le M.R.A.P., se tenait à Paris, salle des Horticulteurs, une autre réunion consacrée au « Vicair ». Elle était patronnée par Michel de Saint Pierre et Pierre Debray, dont les seuls noms suffisent à définir le caractère particulier du « débat » annoncé. Des paras sans uniforme, mais portant ostensiblement l'insigne, assuraient le service d'ordre, entourant aussitôt les éventuels contradicteurs, voire même les auditeurs qui prenaient des notes. Tout le reste était à l'avenant.

Les orateurs, dès l'abord, dénoncèrent dans la pièce d'Hochhut, une entreprise des « marxistes et des néo-nazis contre Dieu », « une calomnie, un mensonge, une imposture, ridicule et odieuse ». Un rédacteur de « La Croix » qui n'avait pas, à leurs yeux, condamné la pièce avec assez de fermeté, fut aussi l'objet de leurs attaques virulentes.

Ils finirent par demander la libération des détenus activistes et la reconquête de l'Algérie.

Cette réunion typiquement fasciste va dans le sens des équipées de Pierre Pujol et de ses complices qui, « courageusement » armés de pétards, de boules puantes et de souris blanches, ont tenté par leurs commandos à l'Athénée d'obtenir l'interdiction de la pièce, ce qu'ils réclament maintenant par une pétition distribuée à la sortie de la soirée des Horticulteurs. Etrange façon de défendre Pie XII !



## PICASSO : Le peintre et son modèle

UNE fois de plus... Eh ! oui, une fois de plus Picasso polarise vers la galerie Leiris la curiosité toujours par son protéisme aiguë de la foule — de toute la foule, celle des amateurs, celle des badauds, celle des jeunes. (Ceux-ci obligés de se convaincre que le leader de la Jeune Peinture, c'est l'un de ses patriarches !...)

Une fois de plus aussi le résurrecteur de Vallauris a choisi d'exposer toute la série de toiles qu'un beau jour il décida de réaliser sur un thème éternel « Le Peintre et son modèle ». Etonnant film d'ironie plastique que celui formé par ces toiles, où se projettent le graphisme nerveux et l'esprit critique de de l'artiste.

Comme on sent qu'il s'amusa à se livrer aussi prestement à son congénital brio, à tous ses dons ! Force est de se divertir avec lui. Et force est d'admirer quelques autres toiles (portraits, intérieur, paysages) qui sont revêtues du sceau de son exceptionnelle personnalité.

Ci-dessus : Le peintre et son modèle dans le jardin. (Huile : 10-5-63, 11-5-63.)

## Les Coqs

SUJET bien tentant pour ce septentrional : les Combats de Coqs... (Les « Tauromachies » à lui !) Mais sujet difficile et périlleux à qui ne saurait capter d'un trait de pinceau vertigineux les hérissements, les envols de plumes, les torsions des corps, les élans des becs haineux et cruels, les fulgurantes détentés des pattes griffues des combattants ailés... Mais la virtuosité de Pignon triomphe de ces rudes obstacles en cette suite de lavis remarquables.



de PIGNON



## Faste début d'année artistique

SI la « conjoncture » générale et, dans une certaine mesure, les récentes péripéties du « marché de l'art » (à l'affreux accouplement de termes antinomiques !) ont pu déterminer une moindre pléthore d'expositions particulières qu'en tel premier mois des années précédentes, ne le regrettons point car quelques expositions majeures suffisent à faire des semaines récentes et actuelles une période faste de la vie artistique à Paris.

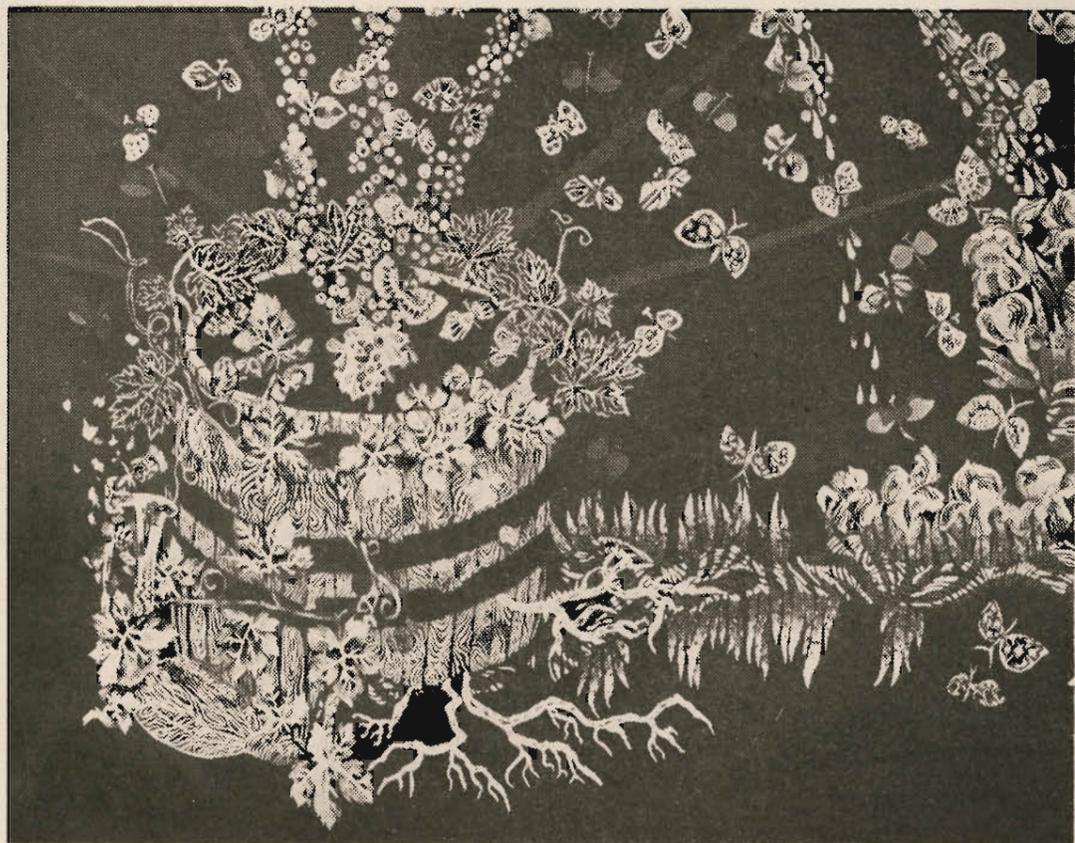
Carrefour et creuset permanent, notre ville n'a pas déserté sa mission traditionnelle. La Turquie d'aujourd'hui, tournée vers son folklore séculaire avec Dereli, Bark, Burak, etc...) ou orientée vers le non-figuratif (avec Abidine, Arbas, etc...) a prouvé sa vitalité et ses mérites, tandis que la vieille Russie, avec ses icônes de jadis ou d'aujourd'hui, métamorphosait le « climat » de la rue Daru — et qu'au musée Cernuschi, un peintre contemporain, Cheng Man Ching, démontrait la pérennité de la tradition plastique et ses fécondes ressources. Au Petit Palais, l'Art du pays des Hittites succède, avec une éminente puissance, à l'esotérisme archaïque de l'art du bouddisme Zen...

Transformé par Pierre de Tartas en centre d'art, sans rien perdre de son charme agreste au creux de la vallée de la Bièvre (à 12 km. de Paris !) le Moulin de Vauboyer, non content de présenter sur ces cimaises en permanence une belle sélection d'œuvres contemporaines, s'est illustré par la présentation de 24 tapisseries de Jean Cocteau, aussi étrangères à la technique abâtardie du siècle dernier qu'à celle de la haute lisse renouée par Lurçat, Gromaire, Picart le Doux, Saint-Saëns, etc... Dessins en laine et non à la mine de plomb, toutes attestent les dons polyvalents, le brio, la spirituelle fantaisie de Cocteau l'Enchanteur... Cocteau dont on retrouve la présence, visible ou non, dans les œuvres de son ami Christian Bérard évoquant la chère Collette à la galerie Lucie Weil (Au Pont des Arts).

Si la galerie Charpentier s'est muée en reliquaire pour accueillir les gemmeaux du Musée de Tours où flamboient les tons sonores des pièces de Braque, de Picasso, etc..., la galerie Granoff s'est justement honorée d'accueillir la plénitude sensuelle des sculptures de Volti. Et — ô miracle ! — une galerie s'est enhardie, autant qu'ennoblie — en offrant son hospitalité à un groupe de sculpteurs, les Neuf, qui osent — et savent, ce qui est plus louable encore, se déclarer, se prouver fidèles aux lois millénaires de leur art, en respectant et exprimant et exaltant la forme humaine et son visage. (Ils ont nom Cornet, Osouf, Raymond Martin, Danboise, Carton, Corbin, Nilsson, Kretz, Fr. Salmon, et s'entourent de jeunes mais valeureux émules : Derbré, Auffret, Hogommat, etc...)

Et, par ailleurs, dans la galaxie des galeries — à égale distance du pavillon de Rohan et de la galerie Louise Leiris — Pignon semble un vivant, un dynamique jalon entre deux aînés illustres : Jean Lurçat et Picasso — tandis que, galerie David et Garnier, surgit l'impérieuse présence du Bestiaire cher au phénomène majeur de la toujours jeune peinture : Bernard Buffet.

## « LE CHANT DU MONDE », de Jean LURÇAT



LE CHANT DU MONDE (Champagne).  
« C'est le jaillissement... Le vin n'est rien qu'un liquide pervers si le cœur n'en est pas le vase... »

ENFIN, voici, comme un soleil magique éclairant la grisaille hivernale, voici la révélation à Paris de la suite impressionnante, émouvante des tapisseries qui seront, à la Tapisserie contemporaine, ce que furent la Dame à la Licorne ou l'Apocalypse d'Angers à des siècles antérieurs. C'est ce Chant du Monde où se concrétise, dans la laine, sur fond noir, à l'aide de la trentaine de tons qui lui suffisent à élaborer la plus somptueuse des palettes, l'ardent, le généreux, le reconfortant lyrisme de Jean Lurçat, qui œuvre et pense et crée au rythme du Cosmos, et dans le flux d'un humanisme pacifique — celui qui fera triompher la fraternité des peuples sur la haine, la Vie sur la Destruction, l'Amour et la Joie sur la Cruauté de la Bête et les Tragédies des guerres... Tous les amis de « Droit et Liberté » se doivent d'aller admirer cet incomparable chef-d'œuvre.



# UN ESCALIER POUR TAHITI

LES pâles lions de ciment montaient une garde peu convaincante sur les marches de la bibliothèque, souffrant de leur habituelle combinaison d'éléphantomie et d'artériosclérose ; je m'apprêtais à les croiser avec autant d'indifférence qu'au cours des huit derniers mois, lorsque j'aperçus un petit garçon noir planté devant l'un d'eux. Le lion avait perdu tous ses ors l'été précédent, lors d'un safari organisé par des jeunes délinquants, et il devait à présent faire face à un nouveau tortionnaire, lequel se tenait devant lui, les genoux légèrement pliés, et grognant. Il émettait de longs grognements sourds, s'arrêtait brusquement, attendait, puis recommençait. Puis il se redressait et, secouant la tête, disait au lion : « Mon vieux, t'es un trouillard... » Puis il reprenait ses grognements. (...)

par  
**Philip ROTH**

Juste avant le déjeuner, le dompteur de lions entra dans la bibliothèque, les yeux écarquillés. Il s'immobilisa un instant, faisant seulement bouger ses doigts, comme s'il comptait les marches de marbre qu'il avait devant lui. Puis il s'avança d'une démarche traînante, s'amusant du claquement de ses semelles ferrées sur le sol de marbre et de la façon dont le petit bruit s'amplifiait sous la voûte du plafond. Otto, le garde qui se trouvait à l'entrée, lui dit de faire moins de bruit avec ses chaussures, mais ceci ne sembla pas troubler le petit garçon. Il claquait sur la pointe des pieds, très droit, secrètement ravi qu'Otto lui ait donné l'occasion de pratiquer cette posture. Il monta ainsi jusqu'à moi.

— Bonjour, dit-il, où est la section de teinture ?

— La quoi ? dis-je.

— La section de teinture. Vous avez pas une section de teinture ?

Il avait un accent noir du sud des plus prononcés et le seul mot qui me parvint distinctement fut quelque chose ressemblant à la teinture.

— Comment épelez-vous ça ? dis-je.

— Teinture. Enfin quoi des tableaux, des dessins. Où sont-ils ?

Il accepta mon polysyllabe.

— Ouais, c'est ça.

— En plusieurs endroits, lui dis-je. Quel peintre t'intéresse ?

Les yeux du gamin se rétrécirent de sorte que tout son visage parut noir. Il recula, comme devant le lion.

— Tous... marmonna-t-il.

— C'est très bien, dis-je. Tu peux regarder tous ceux que tu veux. A l'étage au-dessus. Suis la flèche qui indique la section 3. Tu te rappelleras ? Section 3. Demande à quelqu'un là-haut.

Il ne bougea pas ; il semblait prendre ma curiosité au sujet de ses goûts pour une sorte d'enquête sur l'impôt électoral.

— Vas-y, dis-je, en fendant mon visage d'un sourire, là-haut...

Puis il partit comme une flèche, traînant et claquant ses semelles vers le rayon de teinture.

**A** PRES le déjeuner, je repris ma place au guichet des prêts et John McKee m'attendait, dans son pantalon bleu clair, ses chaussettes noires, sa chemise de barbier, ses bandes élastiques et une grosse cravate de tricot vert enveloppée d'un énorme nœud Windsor qui sautait lorsqu'il parlait. Son haleine sentait la brillante et ses cheveux sentaient l'haleine, et lorsqu'il parlait, de la salive tapissait les coins de sa bouche. Je ne l'aimais pas et ressentais parfois une très forte envie de tirer sur ses bandes élastiques et de l'envoyer valser dans la rue au nez d'Otto et des lions.

— Avez-vous vu un petit nègre passer devant le guichet ? Avec un fort accent ? Il s'est caché dans les livres d'art toute la matinée. Vous savez ce que ces garçons font là-bas.

— Je l'ai vu entrer, John.

— Moi aussi. Mais est-il sorti ?

— Je n'ai pas fait attention. Il me semble.

— Ce sont des livres très chers.

— Ne vous énervez pas, John. Les gens sont censés les toucher.

— Il y a à toucher et à toucher, dit John d'un ton sentencieux. Quelqu'un devrait le surveiller. J'avais peur de quitter le guichet ici. Vous savez comment ils traitent les immeubles que nous leur donnons.

— Vous leur donnez ?

— La ville. Vous avez vu ce qu'ils font à Seth Boyden ? Ils jettent des bouteilles de bière, les grosses, sur la pelouse. Ils envahissent la ville.

— Les quartiers noirs seulement.

— C'est facile de rire, vous ne vivez pas à côté d'eux. Je vais appeler le bureau de M. Scapello pour faire surveiller la section d'Art. Où a-t-il bien pu entendre parler d'art ?

— Vous allez donner un ulcère à M. Scapello, après son sandwich aux œufs poivrés. Je vais y aller moi-même, il faut que je monte, de toute façon.

— Vous savez ce qu'ils y font, me prévint John.

A la section 3, je trouvai le garçon. Il était assis sur le sol de briques vitrifiées, un livre ouvert sur les genoux, un livre qui en fait était plus gros que ses genoux et qu'il avait dû caler sur ses cuisses. A la lumière qui passait par la fenêtre derrière lui, je voyais les centaines d'espaces qui séparaient les centaines de minuscules tire-bouchons qui composaient ses cheveux. Il avait la peau très noire et brillante, et la chair de ses lèvres ne semblait pas tant être d'une couleur différente, mais plutôt inachevée, comme attendant de se couvrir d'une couche de noir supplémentaire. Il avait la bouche entrouverte, les yeux écarquillés et même les oreilles paraissaient être en état de réceptivité accrue. Il avait l'air en extase... c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il m'aperçut. Pour lui, j'étais John McKee.

— Ça va, lui dis-je, avait qu'il ait eu le temps de faire un geste, je ne fais que passer. Tu peux continuer à lire.

— Y a rien à lire. C'est des images.

— Bien.



« Y a pas de bruit, là, pas de cris, ça se voit... »

Je fouillai un moment parmi les rayons du bas, feignant de travailler.

— Hé, M'sieur, dit le garçon au bout d'une minute, où ça se trouve ça ?

— Où se trouve quoi ?

— Cette image. Ces gens, ils ont l'air rudement tranquilles. Y a pas de bruit, là, pas de cris, ça se voit.

Il souleva le livre pour me le montrer. C'était un grand format de luxe de reproductions des toiles de Gauguin. La page qu'il regardait comportait une gravure de 21 x 27 cm., en couleurs, de trois femmes indigènes debout dans un ruisseau dont l'eau rose leur montait jusqu'aux genoux. C'était effectivement un tableau silencieux ; il avait raison.

— C'est Tahiti. Une île dans l'Océan Pacifique.

— C'est pas un endroit où on peut aller, hein ? Comme à une plage ?

— Tu pourrais y aller, je suppose. C'est très loin. Des gens y vivent...

— Hé, regardez, regardez celle-là.

Il tourna brusquement les pages pour me montrer une toile où une jeune fille à la peau brune était agenouillée, le buste penché en avant comme pour se sécher les cheveux.

— Ben, mon vieux, dit-il, ça c'est une chieïe vie.

L'euphorie de son vocabulaire lui aurait valu le bannissement éternel de la Bibliothèque de Newark et de ses succursales si John ou M. Scapello — ou, ne plaise à Dieu, la malade Miss Winney — étaient venus voir ce qui se passait.

**L** E milieu juif américain avec ses principes, ses faiblesses, son humour et son pittoresque, tel est le sujet des six nouvelles du livre de Philip Roth « **GOOD BYE, COLOMBUS** », paru aux éditions Gallimard, dans la collection « **Du Monde entier** » et traduit par Céline Zins.

Philip Roth est né dans le New-Jersey, en 1933. Il a fait ses études à l'Université de Chicago, où il a enseigné l'Anglais. « **GOOD BYE, COLOMBUS** » a obtenu un des principaux prix littéraires des Etats-Unis, le « **National Book Award** ».

Avec une tendresse moqueuse, avec l'humour léger et humain d'un Sholem Aleichem, avec une logique rigoureuse, Philip Roth s'attache à détruire un certain nombre de mythes concernant les juifs. Ses héros savent suffisamment se « détacher » d'eux-mêmes pour se juger en toute lucidité, pour rechercher la vérité chez eux et chez les autres, pour comprendre avec le sourire, les faiblesses pitoyables de leurs semblables.

Le passage que nous reproduisons avec l'aimable autorisation des éditions Gallimard, est tiré de la première nouvelle, qui a donné son titre à l'ouvrage. Toutes les qualités qui font de Neil Klugman, le héros, un être tout de sensibilité, de tendresse, de finesse et d'humanité, se retrouvent ici.

Ce jour-là, Neil, qui travaillait à la bibliothèque de Newark, aperçoit devant l'escalier d'entrée un jeune garçon noir qu'il retrouvera devant le guichet des prêts de livres et qui se révélera être un admirateur éperdu des œuvres de Gauguin. Neil s'efforcera, jusqu'à risquer sa place, de préserver le plaisir du petit garçon.

— Qui a pris ces photos ? me demanda-t-il.

— Gauguin. Mais il ne les a pas prises, il les a peintes. Paul Gauguin, c'était un Français.

— C'est un blanc ou un noir ?

— Un blanc.

— J'en étais sûr, dit le garçon en souriant, riant presque. Il ne prend pas des photos comme un noir. C'est un bon photographe... Regardez, regardez celle-là. C'est pas une chieïe vie ?

J'acquiesçai et partis.

Un peu plus tard, j'envoyai Jimmy

Boyle sautiller jusqu'en bas pour prévenir McKee que tout était en ordre. Le reste de la journée s'écoula sans incident. Je le passais au guichet des renseignements, pensant à Brenda et me disant qu'il faudrait que je prenne de l'essence ce soir avant de monter à Short Hills, que j'imaginai maintenant au crépuscule, rose comme le ruisseau de Gauguin. (...)

**P** ENDANT la semaine et demie qui suivit, il me sembla n'y avoir que deux personnes dans ma vie :

Brenda et le petit garçon noir qui aimait Gauguin. Chaque matin, avant l'ouverture de la bibliothèque, il attendait ; il s'asseyait parfois sur le dos du lion, parfois sous son ventre, ou bien il s'amusait tout simplement à jeter des cailloux sur sa crinière. Puis il entra, faisait claquer ses chaussures sur le plancher de l'étage principal jusqu'à ce qu'Otto le fasse dresser sur la pointe des pieds à coups de regards furieux, et il montait finalement le grand escalier de marbre menant à Tahiti. Il ne restait pas toujours à l'heure du déjeuner, mais un jour où il faisait très chaud, il était là lorsque j'arrivai le matin et passa la porte derrière moi le soir. Le lendemain, il ne parut pas et, comme s'il se fût agi d'une substitution, un très vieil homme entra, blanc, sentant l'Eau de Jouvence, avec des veinules apparentes sur le nez et les joues.

— Pouvez-vous me dire où se trouve la section d'art ?

— Section trois, dis-je.

Au bout de quelques minutes, il revint avec un gros livre à couverture marron dans la main. Il le posa sur mon bureau, tira sa carte d'un grand portefeuille dépourvu de billets et attendit que je taponne le livre.

— Vous voulez sortir ce livre ? demandai-je.

Il sourit.

Je pris la carte et glissai le coin de métal dans la machine, mais je ne taponnai pas. « Une minute », dis-je. Je pris un bloc sous mon bureau et feuilletai quelques pages sur lesquelles étaient dessinés des morpions et des batailles navales, jeux auxquels je m'étais livré tout seul au cours de la semaine.

— J'ai bien peur que ce livre n'ait été réservé.

— Eté quoi ?

— Réservé. Quelqu'un a téléphoné pour demander qu'on lui garde ce livre. Puis-je prendre votre nom et votre adresse et vous envoyer un mot dès qu'il sera disponible ?...

Je pus ainsi, non sans avoir rougi une fois ou deux, replacer le livre dans les rayons. Lorsque le petit garçon noir arriva plus tard dans la journée, il le trouva exactement au même endroit où il l'avait laissé la veille. (...)

**M** SCAPELLO m'informa qu'à

mon retour de vacances après Labor Day, je serais hissé sur le tabouret de Martha Winney. Lui-même, me dit-il, avait opéré ce déplacement quelque douze ans auparavant, et il apparut donc que si je pouvais m'arranger pour maintenir mon équilibre, je pourrais un jour être M. Scapello. Je bénéficiais également d'une augmentation de huit dollars, soit cinq dollars de plus que n'en avait reçu M. Scapello à l'époque. Il me serra la main et se mit à monter l'escalier de marbre, son derrière faisant tourner sa veste comme autour d'un cerveau. Il ne m'eût pas plutôt quitté que je sentis une odeur de menthe verte et je levai la tête pour voir le vieillard au nez et aux pommettes coupées.

— Bonjour, jeune homme, dit-il d'un ton aimable. Le livre est-il rentré ?

— Quel livre ?

— Le Gauguin. Je faisais des courses et j'ai pensé que je pourrais m'arrêter en passant pour demander. Je n'ai pas encore reçu de carte. Ça fait déjà deux semaines.

— Non, dis-je, et tout en parlant je vis que M. Scapello s'était arrêté au milieu de l'escalier et retourné comme s'il avait oublié de me dire quelque chose. « Ecoutez, dis-je au vieillard, il doit rentrer d'un jour à l'autre. » J'y avais mis un accent de finalité qui frisait la grossièreté, et je m'inquiétais, car je vis soudain M. Scapello glissant sur les escaliers, M. Scapello se précipitant vers les rayons, Scapello scandalisé, Scapello se confondant en excuses, Scapello présidant à l'ascension de John McKee sur le tabouret de Miss Winney. Je me tournai vers le vieux : « Vous devriez laisser votre numéro de téléphone, j'essaierai de mettre la main dessus cet après-midi... » Mais ma tentative pour faire preuve d'intérêt et de politesse vint trop tard ; le vieux grommela quelques mots à propos de fonctionnaires, d'une lettre au maire, de petits morveux, et quitta la bibliothèque. Dieu merci, une seconde avant que M. Scapello ne revienne à mon bureau pour me rappeler que tout le monde donnait un petit quelque chose pour un cadeau à Miss Winney et que si je voulais, je pouvais laisser un demi-dollar sur son bureau dans la journée.

Après le déjeuner, le petit noir fit son entrée. Lorsqu'il passa devant mon guichet pour monter l'escalier, je l'interpelai :

— Viens ici, dis-je. Où vas-tu ?

— A la section de teinture.

— Quel livre lis-tu en ce moment ?

— Ce livre de Go-gain. Ecoutez, je fais rien de mal. J'ai pas gribouillé sur rien du tout. Vous pouvez me fouiller...

— Je sais que tu n'as rien fait. Ecoute, si tu aimes tant ce livre, pourquoi ne l'emportes-tu pas chez toi ? As-tu une carte de bibliothèque ?

— Non, M'sieu, j'ai rien pris.

— Non, une carte de bibliothèque, c'est ce qu'on te donne pour que tu puisses emporter des livres chez toi. Comme ça, tu n'aurais pas besoin de venir ici tous les jours. Tu vas à l'école ?

— Oui, M'sieu. L'école de Miller Street. Mais c'est l'été et y a rien de mal que je sois pas à l'école. Je ne suis pas censé être à l'école.

— Je sais. Du moment que tu vas à l'école, tu as le droit d'avoir une carte